

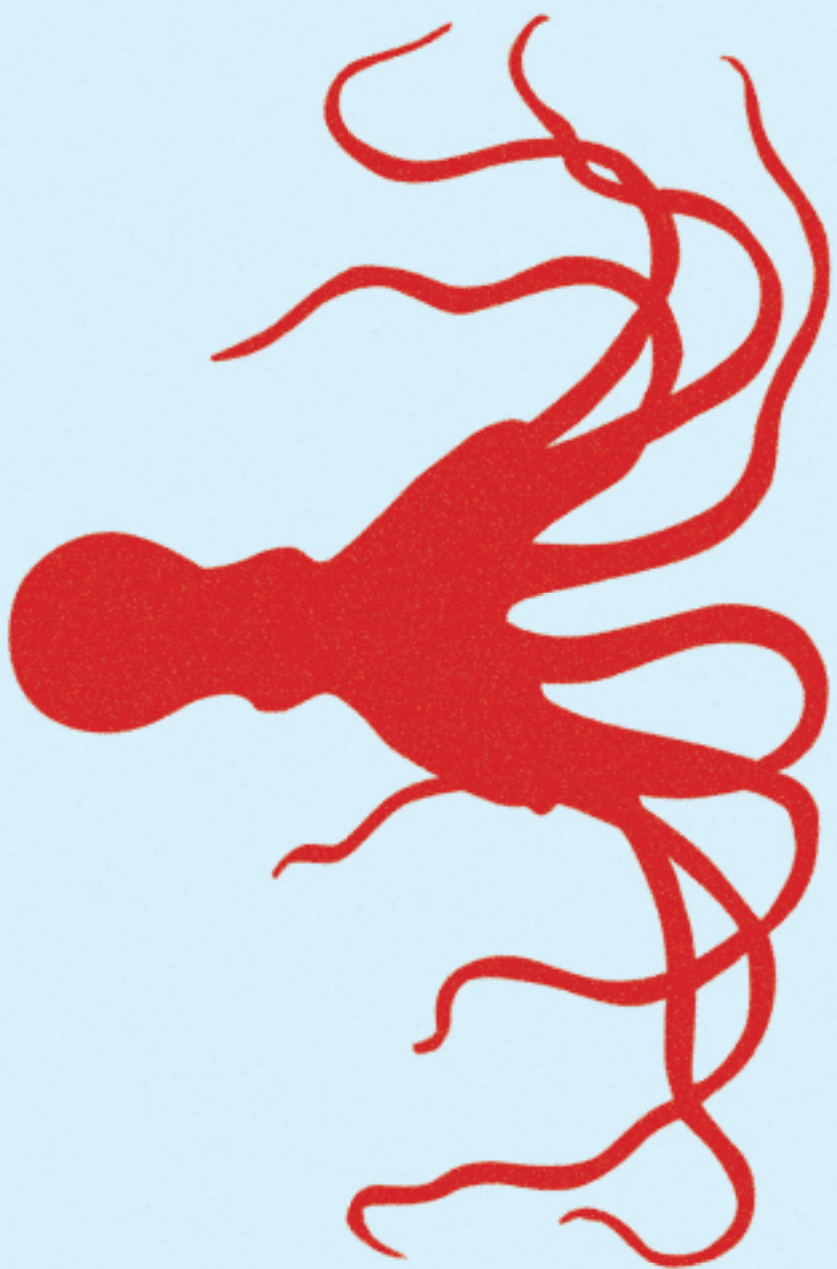


Découvrez le nouveau
dossier thématique

Fiction et mémoire, la guerre civile espagnole

Disponible chez votre libraire Initiales
et en ligne sur www.initiales.org

initiales
association de libraires



Fiction et mémoire, la guerre civile espagnole



Les librairies Initiales

Antipodes – 95880 Enghien
Atout-Livre – 75012 Paris
Au Moulin des Lettres – 88000 Épinal
Au Poivre d'Âne – 13600 La Ciotat
Au Poivre d'Âne – 04100 Manosque
Comme Un Roman – 75003 Paris
Gwalarn – 22300 Lannion
L'Arbousier – 04700 Lurs
L'Arbousier – 04700 Oraison
L'Écritoire – 21140 Semur-en-Auxois
La femme renard – 82000 Montauban
La Librairie des Halles – 79000 Niort
La Librairie du Rivage – 17200 Royan
La Réserve – 78711 Mantes-la-Ville
Le Bateau Livre – 59800 Lille
Le Cadran Lunaire – 71000 Mâcon
Le Cyprès – 58000 Nevers
Le Grain des Mots – 34000 Montpellier
Le Livre Phare – 29900 Concarneau
Le Merle Moqueur – 75020 Paris
Le Merle Moqueur – Librairie du Printemps Nation – 75020 Paris
Le Merle Moqueur – Librairie du Cent Quatre – 75019 Paris
Le Square – 38000 Grenoble
Les Saisons – 17000 La Rochelle
Les Sandales d'Empédocle – 25000 Besançon
Librairie des Cordeliers – 26100 Romans-sur-Isère
Livre aux Trésors – 4000 Liège – Belgique
Lucioles – 38200 Vienne
Lune et l'Autre – 42000 Saint-Étienne
M'Lire – 53000 Laval
Maupetit – 13001 Marseille
Mots et Images – 22200 Guingamp
Nordest – 75010 Paris
Obliques – 89000 Auxerre
Passages – 69002 Lyon
Point Virgule – 5000 Namur – Belgique
Quai des Brumes – 67000 Strasbourg
Vent d'Ouest – 44016 Nantes
Vent d'ouest au Lieu unique – 44000 Nantes

www.initiales.org

Relecture et correction : **Jeanne Labourel**
Graphisme : **Poste 4**
Impression : **OTT Imprimeurs**

Initiales
51, rue de Bagnole – 75020 Paris
www.initiales.org

Achevé d'imprimer en janvier 2012
ISSN : 2101-2369

Les droits sont réservés pour les photos reproduites dans ce dossier. Elles proviennent de collections particulières, des archives de la presse historique du Ministère de la Culture espagnole, des archives de la Bibliothèque Nationale espagnole.

Pour ceux qui souhaitent en savoir plus sur la mémoire visuelle de cette époque, nous vous conseillons ce blog :
<http://todoslosrostros.blogspot.com>

Dossier coordonné par
Anne-Marie Carlier, Françoise Folliot,
Patrick Frêche et Aude Samarut

Dossier réalisé par
Anne-Marie Carlier (Librairie des Halles)
Stéphane Émond (Librairie Les Saisons)
Françoise Folliot (Librairie Le Square)
Patrick Frêche (Librairie Le Rivage)
Florence de Mornac (Librairie des Halles)
David Rey (Librairie Atout-Livre)
Aude Samarut (Initiales)
Robert Roth (Librairie Au Moulin des Lettres)

**Dossier publié avec le soutien
du Centre national du livre**

Édito	6	
Alfons Cervera	7	Présentation du cycle de la mémoire — George Tyras Entretien avec Alfons Cervera par Françoise Folliot
<i>La Tristesse du Poulpe</i>	11	nouvelle inédite traduite par Georges Tyras
La mémoire des vaincus	27	<i>Le contexte prégnant</i> — Llibert Tarragó <i>L'art de voler</i> ou la question de l'image dans la représentation de la guerre d'Espagne en littérature — David Rey Des témoins Des contemporains
La mémoire familiale	37	Entretien avec Tony Cartano par Patrick Frêche Entretien avec Roberto Castillo par Patrick Frêche Entretien avec Jean-Claude Tardif par Patrick Frêche <i>Recuperación de la memoria histórica</i> — Anne Maro
Mémoire de femmes	49	Du côté des romancières — Anne-Marie Carlier Trois exemples du côté des combattantes Deux personnages de femmes inoubliables
Une mémoire venue d'ailleurs	57	La guerre vue ou vécue par les étrangers
Bibliographie	61	

Sommaire

**Oh, cette guerre ! Il ne manqua ni la lumière, ni la vérité,
la chance ne fit pas défaut, ce fut le pain,
l'amour fut là présent, le charbon point :
l'homme était là, le front, les yeux et le courage
pour la geste la plus criblée de balles,
les mains tombaient tels des épis coupés
sans que l'on connût la défaite,
c'est ça, nous avons la force en hommes et en âmes
mais nous n'avions pas les fusils,
et maintenant je vous demande
après tellement tellement d'oubli
que faire ? Que faire ? Que faire ?**

Pablo Neruda
« Le feu cruel », in *Mémorial de l'île Noire*,
Poésie Gallimard

Édito

Fiction et mémoire. la guerre civile espagnole | p.6

Mais pourquoi encore un *fichu dossier sur la guerre d'Espagne*, si j'ose paraphraser le titre de l'excellent roman d'Isaac Rosa ? Difficile d'expliquer pourquoi tout à coup des libraires de l'association s'emparèrent de ce thème. *Maquis* d'Alfons Cervera venait d'être publié. À sa lecture, c'était la découverte d'une page d'histoire longtemps passée sous silence et surtout la voix d'un écrivain méconnu en France. Oui, je crois que c'est lui qui a été le déclencheur, le vecteur de ce que vous tenez entre les mains. Des oublis, oui, sûrement ! Impossible d'être exhaustif face à une telle production ! Et si nous voulions nous recentrer sur la littérature espagnole publiée et traduite après 1975, nous ne pouvions pas ne pas faire référence à des textes plus anciens, des livres indispensables dont nous parlons encore aujourd'hui avec des trémolos dans la voix. La littérature de la guerre civile espagnole a nourri, et nourrit encore, nos parcours de libraires et de lecteurs. Le prisme de la fiction est fascinant pour nous guider dans les méandres de cette mémoire. Nous voulions partager avec vous ces plaisirs de lectures.

Anne-Marie Carlier

Georges Tyras

Alfons Cervera

Alfons Cervera est journaliste, universitaire responsable du *forum de debates* du service culture de l'université de Valencia, mais surtout écrivain, de langue castillane, car originaire de Gestalgar, petit village de la province valencienne situé en zone castillanophone. Ces contrées, aux limites des provinces de Valencia, Teruel et Cuenca, ont été la scène d'affrontements violents à l'époque du soulèvement franquiste.

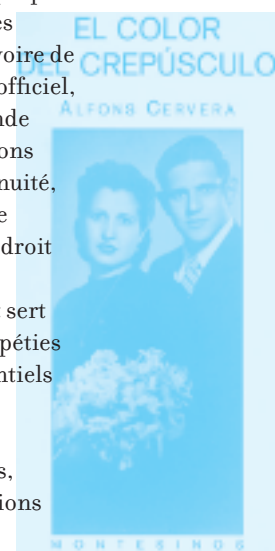
S'il est un poète reconnu (six recueils publiés) autant qu'un journaliste attendu, dont les chroniques de presse modèlent l'opinion, c'est comme romancier qu'Alfons Cervera s'est fait un nom, avec une série de textes publiés à partir de 1984, date de parution de son premier roman, *Sur les vampires et autres histoires d'amour*, jusqu'au milieu des années quatre-vingt-dix. Les écrits de cette époque se caractérisent, de l'aveu de l'auteur, par une certaine prééminence expérimentaliste accordée à la recherche formelle, par une préoccupation esthétique centrée sur le langage. Au milieu des années quatre-vingt-dix, Alfons Cervera négocie un tournant à la fois éthique et esthétique crucial, dès lors que, incité par le regard de ses proches autant que par le besoin de récupération de la mémoire des vaincus qui travaille alors la société espagnole, il décide de consacrer son labeur d'écrivain à la mémoire de la guerre et de l'après-guerre civile espagnole. Un cycle romanesque prend naissance, qui se compose à cette date de cinq livraisons : *La Couleur du crépuscule* (1995), *Maquis* (1997), *La Nuit immobile* (1999), *L'Ombre du ciel* (2002) et *Cet hiver-là* (2005). Ces romans, que la critique espagnole tient pour les plus achevés du paysage littéraire consacré à la mémoire des vaincus, conjuguent leurs effets pour reconstituer la vie du village natal de l'écrivain, transposé dans l'œuvre sous le nom de Los Yesares, à différents moments de l'époque contemporaine. Les procédures d'ancrage et le mécanisme du souvenir permettent d'embrasser une période comprise entre la guerre de Cuba (1898) et la transition démocratique (1975-1982), mais l'accent

est mis, comme l'indique le titre du deuxième texte, sur la phase de résistance armée au franquisme, entre la guerre civile et le début des années cinquante. Une époque marquée par la répression, la peur, la culpabilité, l'oubli...

Ce que les récits s'attachent à faire revivre, ce sont les aléas grands et petits de la vie quotidienne – rencontres, amours, naissances, morts, luttes, souffrances, privations – qu'affrontent les habitants du village, dans un contexte de règlement unilatéral des comptes historiques. Le projet de l'écrivain est clair : « Je ne recherche pas la revanche mais la mémoire de faits qui jusqu'alors n'ont été racontés que dans la version unique et intéressée des vainqueurs de la guerre. » Chaque roman est un exercice de récupération de la mémoire confisquée en même temps qu'une variation formelle sur des modalités d'écriture aux frontières de l'oralité, susceptibles de prendre en compte ce que Marc Augé appelle « les formes de l'oubli ». La question que pose une entreprise de cette nature est donc celle des modalités d'écriture capables de représenter, voire de réhabiliter une réalité que masque le discours officiel, en la recouvrant des voiles épais de la propagande et du consensus. La réponse romanesque d'Alfons Cervera est faite de fragmentation, de discontinuité, de polyphonie, afin de montrer que le réel offre de multiples facettes, et que toutes les voix ont droit à la parole. Son écriture, aux confins parfois de la prose poétique, est tout simplement belle, et sert à merveille des histoires qui, par-delà des péripéties espagnoles, plongent au cœur des aspects essentiels de la condition humaine.

De cette série de romans de la mémoire, seul *Maquis* avait paru en français (La fosse aux ours, 2010). *Ces vies-là*, publié à présent par les éditions La Contre Allée, vient inscrire magistralement les aléas d'une mémoire individuelle et intime, qui est celle de l'auteur, dans le contexte d'une mémoire collective et historique, que porte la société espagnole actuelle.

Fiction et mémoire, la guerre civile espagnole | p. 7



par Françoise Folliot

Entretien

avec Alfons Cervera

Votre cycle romanesque sur la mémoire de la guerre civile espagnole et de l'après-guerre que vous entamez en 1995 avec *El color del crepusculo* marque une rupture avec vos précédents romans, rupture dans le corps des romans qui sont portés par le souffle de l'histoire et s'inscrivent dans la mémoire historique de cette période. Qu'est-ce qui a présidé à cette plongée dans l'histoire ?

Je pense que la rupture ne fut pas si grande qu'on l'a dit. Dans mes romans antérieurs au *Cycle de la mémoire*, je privilégiais la forme par rapport à l'histoire que je racontais. J'étais plus intéressé par comment raconter une histoire que par l'histoire elle-même. Ce que je fais à partir de *La Couleur du crépuscule*, c'est m'intéresser plus à l'histoire, mais sans oublier de prêter attention à ce que je considère comme le plus important pour un écrivain : comment raconter ces histoires. Mais une sorte de miracle littéraire s'est produit. Alors que j'étais en train d'écrire ce roman, j'ai découvert qu'il y avait encore plus de territoires de la mémoire à explorer, que l'époque qui va de la seconde République à aujourd'hui est vaste et surtout très complexe, que nous avons la guerre civile, la dictature, la transition, les gouvernements successifs de droite qui refont le discours de la confrontation en se souvenant de la même guerre civile tant d'années après. Et c'est alors que j'ai envisagé la possibilité d'écrire une œuvre romanesque sur toute cette période si complexe, pleine de lumières et d'ombres : afin d'éclairer ces ombres et surtout afin d'apprendre moi-même beaucoup sur ce que j'ignorais de cette époque convulsive.

Est-ce une forme de réhabilitation historique qui est à l'œuvre dans ces romans ? Cette transmission de la mémoire oblitérée pendant des années est-elle le fruit de recherches historiques ? Est-elle aussi un retour sur votre propre histoire familiale ?

Il n'y pas de recherches historiques dans mes romans. Cela, c'est le travail des historiens. Ce qu'il y a par contre, c'est une revendication de la mémoire des

vaincus dans la guerre civile espagnole. Même si je pense qu'il y a aussi – à la fois – une tentative de réhabilitation de toutes les mémoires réduites à néant par les dictatures partout dans le monde. Par exemple : dans *L'Ombre du ciel*, les protagonistes de l'histoire sont un personnage argentin et la dictature qui détruisit ce pays de 1976 à 1983. L'oubli du passé n'est pas bon pour vivre le présent. Je crois, avec Faulkner, que le passé n'existe pas, car il est incarné de façon permanente dans le présent. C'est pourquoi l'écriture est aussi utile. À nommer ce que le pouvoir, n'importe quel pouvoir, transforme en innommable, à rendre visible ce que ce pouvoir transforme en invisible, à rendre à une époque d'ignominie un peu – au moins un peu – de dignité et de noblesse. Et cela, je tente de le faire à partir d'une écriture d'engagement avec ceux qui perdirent la voix sous les répressions violentes du régime franquiste. Et puis, bien sûr, il y a une enquête – quelquefois sans le vouloir directement – sur mon propre passé familial. Nous venons tous de quelque part. Et je viens d'une famille qui fit de la peur et du silence sa façon de vivre. Ils ne m'ont jamais rien raconté de cette répression familiale, de celle que mon propre père a subie alors qu'il venait à peine d'avoir vingt ans...

Depuis quelques années, de nombreux romans traitent de la guerre civile espagnole. Qu'est-ce qui, à votre avis, a différé si longtemps ce travail romanesque sur cette période de l'histoire de l'Espagne ?

Il est difficile de résumer en peu de lignes les motifs de cette lenteur à écrire sur la guerre civile et sur ce qui vint ensuite. Mais fondamentalement, cela renvoie à deux questions : durant la dictature, il était inimaginable qu'on permette d'enquêter sur – et encore moins de raconter – le passé républicain. Ensuite vint la transition, et en fonction des politiques officielles – de gauche et de droite – majoritaires, on ne pouvait pas non plus parler de ce passé-là, car en parler pouvait provoquer un retour aux affrontements de la guerre. Si j'avais à donner la date clé de l'impulsion

que reçut en Espagne l'écriture mémorielle (de la mémoire), je donnerais 1996. C'est le moment où le Parti populaire de José Maria Aznar gagna les élections et commença à propager l'idée – comme on disait avant – de l'affrontement, de la confrontation entre une mémoire et une autre. Parce qu'il faut prendre en compte, pour comprendre ce que je dis, le fait que le Parti populaire comptait dans ses rangs la droite franquiste qui n'avait jamais renoncé aux idées du franquisme. À partir de cette date et de ces élections, se crée un bouillon de culture afin que tous – ceux qui gagnèrent et ceux qui perdirent la guerre – se mettent, que tous nous nous mettions, à raconter cette époque chacun selon son point de vue, bien sûr.

Un seul de vos romans est traduit actuellement en français, c'est *Maquis*, à la Fosse aux ours. Il nous raconte la vie d'un village et de ses habitants. C'est pourtant le deuxième dans la continuité du cycle. Comment s'explique ce choix de l'éditeur ? Je ne connais pas en profondeur les raisons de cette décision. Je peux penser que l'éditeur considérait que la meilleure manière d'introduire mon œuvre littéraire en France, c'était avec le roman *Maquis*, peut-être à cause de la proximité avec certains épisodes semblables qui eurent lieu dans la France occupée par les nazis. La résistance antifasciste en Espagne et celle qui affronta dans une bonne partie de la France les nazis ont beaucoup de points en commun, jusqu'au point où de nombreux résistants aux nazis en France étaient espagnols. En tout cas, les cinq romans du cycle (et surtout la trilogie qui est la plus connue en France) peuvent se lire indépendamment les uns des autres. Entre tous ces romans, quel que soit l'ordre de lecture, on peut extraire une vision commune globale sur cette époque. Je crois que *La Couleur du crépuscule* sortira au début de l'année prochaine. Le texte qui sera édité en français – c'est en octobre de cette année –, *Ces vies-là*, a été finaliste pour le Premio Nacional de Narrativa cette année en Espagne.

Dans *Maquis*, vous avez pris le parti d'un récit polyphonique, avec des retours, des accélérations du temps, des souvenirs directs ou restitués par d'autres. Était-ce la meilleure façon de rendre compte de la mémoire, dans sa complexité et sa circularité, sa réinterprétation perpétuelle ?

En fait, je n'aime pas que dans mes romans, une seule voix soit là qui raconte tout. Ce serait comme appliquer une méthode dictatoriale à mes histoires. J'aime que les personnages interviennent en fonction de leurs propres critères, qu'ils aient une vie les uns à côté des autres, qu'ils parlent chacun pour leur compte, qu'ils offrent des versions différentes d'un même fait... C'est la même chose avec la structure. La mémoire n'est pas linéaire, aussi mes romans ne le sont pas non plus. Le temps s'arrête dans mes romans comme il s'arrête dans la vie quand un événement l'interrompt plus ou moins violemment. Comme le fit par exemple la guerre civile dans mon pays. Cela suppose aussi de donner au lecteur le rôle principal qui me paraît indispensable. Le lecteur de mes romans est en même temps leur propre écrivain. Il doit refaire l'histoire, ordonner les casse-tête de sa structure, réfléchir sur ce que disent les très nombreuses voix qui racontent l'histoire...

Ce cycle a-t-il marqué pour vous une rupture dans votre travail d'écriture, dans vos choix ?

Pas du tout. J'en ai parlé précédemment : ce que j'ai appris avec le *Cycle de la mémoire*, c'est à réunir au même niveau les préoccupations éthiques et esthétiques. Je ne crois pas à l'innocence de l'esthétique que certains défendent avec un cynisme et un nihilisme réactionnaire qui effraient. Tu es en un lieu de l'histoire ou en un autre. Mais ni l'innocence ni la neutralité ne sont valables. Il y a toujours une morale dans le style (que l'on demande à Flaubert !) et encore plus dans l'histoire que tu racontes et le choix des personnages.

Dans *Maquis*, vous écrivez une très belle phrase :

« Il lui a parlé de la mémoire, de ce que nous sommes et ne sommes pas si nous renonçons à laisser le meilleur de nous-mêmes à ceux qui viendront après nous. »

Le travail sur l'histoire, même et surtout sur ses heures les plus noires permet-il à l'espoir de renaître ?

Cet espoir ne m'abandonne jamais. Nous sommes ce que les suivants, ceux qui viendront après, se rappelleront de nous. C'est la raison pour laquelle nous devons vivre avec dignité, nous devons être aux côtés de la fragilité, exercer la générosité, être fidèles aux idées que nous léguèrent les personnes en qui nous avons confiance. Quand je ne peux plus, quand il y a quelque chose qui assombrit certains instants de ma vie, j'ai toujours recours à ce que d'autres m'enseignèrent, aux livres que d'autres écrivirent pour illuminer les zones obscures de la planète entière et aussi les propres zones d'ombre des lecteurs que nous sommes.

Comment vos romans ont-ils été accueillis en Espagne ?

J'ai toujours eu pas mal de chance sur ce point. La critique m'a traité avec une bonté infinie. De même les lecteurs. Écrire n'est rien s'il n'y a personne de l'autre côté de cette écriture, quelqu'un qui va te dire où tu as réussi et dans lesquelles de tes pages tu as commis des erreurs (et je ne parle pas d'erreurs grammaticales ni de fautes d'impression) que tu dois corriger si tu ne veux pas tomber dans la misère morale et littéraire. Écrire n'est rien s'il n'y a pas de l'autre côté quelqu'un qui t'interroge, qui devient ton interlocuteur. Et de ce point de vue, je dis que je suis un écrivain chanceux. Je déteste les fêtes littéraires, cette manie qu'il y a maintenant en Espagne d'être l'écrivain partout. Je vis à Gestalgar, mon petit village, éloigné de toute chose qui ne soit pas l'écriture et je partage mon temps avec mes amis de toujours, de ce temps où nous étions enfants et jouions dans les rues du village comme si au lieu de temps obscurs, nous vivions alors des temps d'une félicité infinie. Aussi c'est une grande satisfaction de voir comment mes romans sont reconnus par la critique spécialisée et le public. Comme par exemple, ce que je te racontais avant : que *Ces vies-là* ait été considéré comme le second meilleur roman de l'année 2009 en Espagne.

Y-a-t-il actuellement des écrivains espagnols dont les romans sur cette période vous ont touché particulièrement et si oui, voulez-vous les évoquer pour nous ?

Les noms qui me viennent à l'esprit, sans plus de réflexion, sont des écrivains et mes grands amis : Julio Llamazares, Rafael Chirbes, Almudena Grandes, Isaac Rosa, Juan Eduardo Zúñiga, Carme Riera... Certainement j'oublie quelques noms.

Entretien réalisé en mai 2011 à Grenoble



Alfons Cervera, *Maquis*,

La Fosse aux ours, 2010

(traduit de l'espagnol par Georges Tyras)



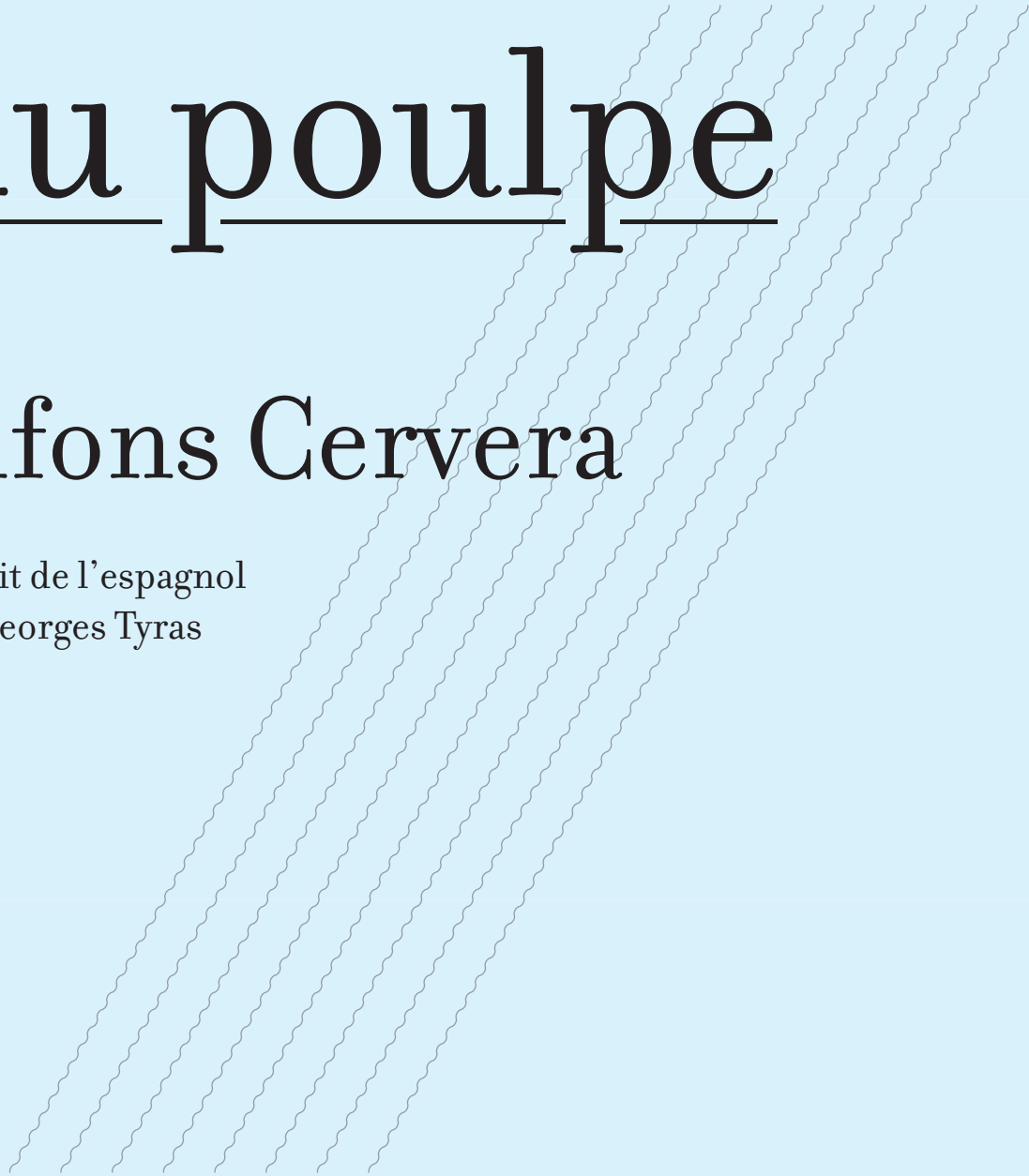
Maquis nous emmène dans un petit village de la région de Valencia. Là, des hommes n'ont pas renoncé et ont pris le maquis après la victoire de Franco. La *guardia civil* mène la vie dure aux femmes et aux enfants restés en bas. La répression est féroce et le quotidien empreint de douleur nous est restitué par de multiples voix. Le temps fait des allers-retours, les choses cachées sont dévoilées. Par strates successives nourries par le regard de chacun apportant sa pierre à l'édification de l'histoire, la narration progresse au rythme de la souffrance et de la vie. Dans une langue inventive et sensible, proche de la terre et des corps, à l'écoute de la peine et des rêves, Alfons Cervera réinvente la mémoire des vaincus, laissant à tout jamais l'héritage d'hommes libres aux générations à venir. Un grand roman où la littérature, celle qui invente la langue et les formes, s'attache à rendre compte dans un même mouvement de l'histoire des hommes.

Esas vidas est paru en octobre à La Contre Allée sous le titre *Ces vies-là*. *El Color del crepusculo* sera le prochain ouvrage du *Cycle de la mémoire* à paraître à La Fosse aux ours, éditeur de *Maquis*. Les deux romans sont, comme *Maquis*, traduits par Georges Tyras, traducteur et ami d'Alfons Cervera. Un entretien avec Alfons Cervera est paru dans la revue *Tête-à-tête* n°1 « Résister », Le bord de l'eau, 2011.

La tristesse du poulpe

Alfons Cervera

traduit de l'espagnol
par Georges Tyras



*Et ce qui reste, ce n'est pas le souvenir
que l'on a d'eux, mais eux-mêmes.*

César Vallejo

C'était bien lui, desséché par les ans. Il était là, dans un fauteuil du premier rang, vautre dans son imposture, marqué par ces rides que le temps creuse selon son bon plaisir sur la peau, lui donnant l'apparence d'un cuir aussi faux que celui des sacs imitation crocodile des boutiques à bon marché. C'était bien lui, sauf que le temps avait passé depuis l'époque où elle était une petite fille et sa mère une femme portant le deuil de son mari, un anarchiste, tué à la fin de la guerre. Elle s'en souvenait à peine, ils étaient arrivés avec leurs fusils, le bras tendu, hurlant comme des fous, ils voulaient Eustaquio, braillaient-ils, et elle, ils l'avaient écartée brutalement avant de se mettre à fouiller la maison de fond en comble. À compter de cette nuit-là, son père n'avait plus été qu'un portrait pris le jour de ses noces, accroché au mur du fond, près du téléviseur et de la cage toujours ouverte de Durruti, l'oiseau aux plumes ébouriffées qui ne cesse de chanter à longueur de journée. Parfois, l'après-midi, quand sa mère somnole devant son feuilleton à la télévision, elle doit recouvrir la cage d'un linge pour qu'il la laisse tranquille. Sur la photographie, on avait peint au jeune marié une cravate à rayures et un costume sombre. C'était la mode, à l'époque. Personne au village ne possédait de costume ni de cravate, hormis les riches propriétaires des terres

les plus fertiles, qui allaient à Valence se faire confectionner à façon, pour eux et leurs épouses, les nippes luxueuses qu'ils exhibaient lors des fêtes et des processions.

Elle n'avait pas un regard pour lui, ce soir-là, juchée sur l'estrade, les feuillets de son discours disposés sur le pupitre de bois sombre, face au public qui attendait le début du meeting. Elle contemplait le fond de la salle, le regard perdu au-dessus de la tête épaisse et des cicatrices de l'homme assis au premier rang, fuyant l'odeur de pourriture qui lui triturait les entrailles, gommant de sa mémoire cette funeste nuit d'hiver envahie par les armes et les cris. La salle du vieux cinéma était pleine et elle fêtait la victoire avec les siens. Elle n'était plus une enfant apeurée. En fin de compte, se disait-elle, c'est aussi à cela que sert le temps, à nous débarrasser de la peur, pour nous aguerrir, non pas en matière de courage, mais plutôt de quelque chose qui ressemble à une vocation obstinée, tenace, pour la survie. Au bout de douze années d'effort, ils avaient gagné les élections à Los Yesares et la petite fille se retrouvait sur la scène, la voix affermie par une dignité qui n'était pas la sienne mais celle que l'absence violente du père disparu leur avait laissée cette nuit-là, à elle et à sa mère. Il n'était pas à la maison, mais ils avaient fini par le retrouver : par trahison, ce tort infini que la déloyauté incruste dans la conscience ; par délation, ce refuge ultime des désirs de vengeance alimentés par la guerre. Les rues du village noires comme la gueule des loups, les coups de feu au passage des camionnettes chargées de mort anticipée, la stupeur des enfants dont le regard se noyait dans les tourbillons de poussière de la route.

Mais elle n'avait pas un regard pour lui. Elle cherchait ailleurs un refuge pour la douleur ancienne, la nuée de têtes qui oscillaient au rythme de la musique provenant du fond de scène, les éclats de voix si différents des clameurs haineuses qui, à l'aube de la fameuse nuit, avaient déchiré le silence paisible de la maison. Ils avaient cogné à la porte à grands coups de crosse et sa mère l'avait prise dans ses bras, comme une poupée de chiffon, et était descendue leur ouvrir avant qu'ils n'enfoncent le battant, qu'ils ne mettent à mal la quiétude de la rue, que la peur n'envahisse sans retenue la douceur de la nuit en fête. Ils avaient fait irruption,

cherchant après Eustaquio, et leurs hurlements couvraient presque les accents de l'accordéon, qui marquaient depuis la place la cadence d'un paso doble. Elle s'en souvenait à peine, ils vociféraient, ils l'avaient bousculée quand sa mère l'avait posée sur le sol pour éviter qu'ils ne les frappent toutes deux, sans pitié, fiers de leurs accoutrements bleus et de leur harnachement de cuir. Quand elle reposa les yeux sur le pupitre chargé de feuilles, face à la nuée de visages enthousiastes, elle se rappela qu'elle était en larmes au spectacle de ces hommes armés, qui arboraient des épieux aussi noirs que ceux que Federo utilisait pour arracher les fers rebelles au sabot des mules et dont elle n'avait su que bien plus tard que c'était des pistolets.

Mais elle n'avait toujours pas un regard pour lui. Comme si la surprise avait continué de lui paralyser les muscles qui commandent le mouvement des yeux, comme si l'avaient alors envahie la rage et cette froideur ostensible que l'on ressent en présence d'une ruine qui fut jadis une forteresse, un géant comme l'avait été cet homme au temps de sa splendeur, aujourd'hui prostré dans son siège du premier rang comme une sorte de squelette décharné semblable aux momies récemment découvertes dans la vallée des Rois, un être diminué, métaphore cruelle de l'abandon, bien qu'il esquissât de temps à autre un sourire, ce dont elle se rendait compte parce qu'elle sentait son propre regard qui survolait la nuée de têtes de la salle, comme attiré par une glu poisseuse. Mais elle ne le regardait pas, elle passait au large et dans le brouhaha qui montait de la salle se mêlaient de façon insolite le temps d'autrefois serti dans la douleur et celui qui naissait à cet instant précis, alors qu'elle cessait d'être la petite fille terrifiée de la nuit funeste mais une femme qui avait laissé derrière elle sa peur et ses désirs de vengeance. C'est à cela qu'elle pensait à ce moment-là, sans être tout à fait certaine au fond que les désirs de vengeance soient restés en arrière. Quelqu'un lui avait dit que le ressentiment empêche de grandir, qu'il rapetisse les êtres au point de les rendre chétifs et malingres, d'en faire une dépouille moralement inhabitable. Elle était sûre de l'avoir un temps ressenti, ce désir de vengeance, cette nécessité de retrouver l'homme qu'elle avait devant elle et de le dépouiller de ses oripeaux pour que tout

le village apprenne son ignominie, sache de quoi il avait été capable un jour.

C'était cinquante ans plus tôt au moins, elle devait avoir dans les six ou sept ans, sa mère était une belle femme, et son mari venait d'être abattu devant le cinéma du village, les impacts de balles contre le mur décrépi s'étaient perdus dans les flots de musique d'un accordéon qui accrochait aux fenêtres de la place en fête les accords d'un paso doble.

Et cet homme était là, usé comme un meuble de rebut, dépouillé de l'indomptable vigueur des vainqueurs, jouet d'un destin qui, comme sa mère le lui disait parfois, finit toujours par mettre chacun à la place qui lui revient. Elle rangea ses feuilles sur la tablette brillante du pupitre, ôta ses lunettes et l'image de sa mère devint une esquisse imprécise flottant sur les rangées de fauteuils. Elle revoyait son image, vêtue de noir tant de soirs, noyée dans une insoutenable tristesse qu'atténuait à peine, l'hiver, le feu dans la cheminée, les bas de coton retenus par un élastique à hauteur des genoux, la peau rougie l'été par les piqûres de moustiques tandis qu'elle se promenait à pas lents le long du terrain de football et des roseaux de la rivière. C'est ainsi qu'elle la voyait et le souvenir ne l'obligeait pas à regarder le trou sombre du premier rang, une tache aux yeux préhistoriques sur le deuxième siège en partant de la gauche, non, le souvenir ne l'obligeait pas encore à cela.

Ta mère était une des plus belles femmes du village, lui disait-on comme si elle avait été morte quand, pour une raison ou pour une autre, on parlait d'elle. Et il y avait dans le mouvement léger des mains qui vérifiaient l'ordre des feuillets du discours comme l'effet d'un sourire étrange : pourquoi ne m'a-t-on jamais parlé de mon père ? Et elle remettait ses lunettes, respirait profondément, puis commençait à lire les salutations de rigueur, avec un léger tressaillement au coin de l'œil, comme si une mouche s'était posée là, l'empêchant de battre des paupières à sa guise. Elle était belle, sa mère, même si elle se la rappelait morte de peur la nuit des fusils, des cris, de la recherche effrénée et brutale dans tous les recoins de la maison. On lui mettra la main dessus, quel que soit le trou où il se terre, ce rat de l'enfer. Elle sut alors que c'était ça qu'ils criaient, ou quelque chose d'approchant. Elle le sut parce que les mots grandissent dans la mémoire et se font

peu à peu une place dans la conscience. Et dans sa conscience à elle, ce soir-là, tandis que vibrent les propos mesurés, les appels à la liberté et à la décence, et des clameurs si différentes de celles de la nuit funeste, il y a son père, que les phalangistes n'avaient pas trouvé à la maison mais n'allaient pas tarder à découvrir, la nuit suivante, tapi sous les brassées de branches de pin que Luis Beltrán laissait sécher sur les aires de battage avant de les porter dans sa charrette au fournil de Manuel, son père, qui avait été dénoncé, secrètement vendu par l'un de ses amis d'enfance. Le nom du traître n'avait jamais été prononcé à voix haute à Los Yesares, jamais. Et si un nom reste ignoré, le reste aussi celui qui le porte. Le félon était resté à jamais invisible, comme tout ce qui se trouve hors du cadre de la photographie, clandestin à perpétuité dans son office de délateur, privé de toute identité dotée de traits qui la rendraient humaine. Les mots reviennent, étrangement, et acquièrent avec le temps des sens bien différents. Elle n'était alors qu'une enfant et ce n'est pas à des mots qu'elle avait eu affaire, mais à des vociférations, un jargon insolite de violence et d'effroi, une bousculade assourdissante qui l'avait projetée sur le côté tandis que la maison était envahie par des bottes noires impatientes et des éclaboussures de couleur bleue comme l'étaient parfois, elle l'apprit plus tard, les reflets de la mer. Elle en était à la deuxième page et, tandis que le spasme nerveux de sa paupière s'obstinait à rythmer sa lecture, elle se posait la question tant de fois passée sous silence : pourquoi personne ne lui avait jamais parlé de son père, de cette nuit où sa mère et elle étaient restées seules près de la cheminée froide, devant la photo de mariage au costume sombre et à la cravate rayée peints sur la chemise blanche ? Les premiers temps, sa mère elle-même ne lui disait rien, elle faisait juste allusion de temps à autre à son voyage de noces, à la pension de la Plaza del Collado à Valencia où son mari et elle avaient dormi ensemble pour la première fois de leur vie, au tremblement qui l'avait saisie quand leurs corps n'avaient plus fait qu'un et qu'elle avait senti que quelque chose en elle s'était rompu comme si elle avait été un roseau. Un jour, lui racontait-elle, on est allés à la mer, tu sais je n'avais jamais vu la mer, moi, et il y avait des barques, des barques à perte de vue sur la plage.

Elle, à cette époque, elle n'était plus une enfant et elle savait que la mer a parfois des teintes bleues, et lui revenaient en mémoire les couleurs de cette nuit-là, qu'elle et sa mère avaient vécue dans le désespoir, blotties dans les bras l'une de l'autre pour conjurer la peur, esquiver les coups de crosse des agresseurs, repousser la menace que son père, tôt ou tard et quelle que soit sa cache, finirait par être pris. Dans une des barques, il y avait un poulpe mort et ça m'a donné envie de vomir – sa mère lui racontait inlassablement l'histoire du poulpe mort ; elle avait gardé très longtemps cette façon si personnelle de penser à la mer : les teintes bleues du malheur et la mort endormie, triste et solitaire, au fond d'une barque. Le poulpe avait les yeux fermés et l'air triste – et quand sa mère évoquait la tristesse du poulpe, elle lui demandait comment elle savait que les poulpes sont tristes, comment elle pouvait bien savoir ça. Eh bien, parce que je le sais, c'est tout, répondait sa mère avec un orgueil qui la transfigurait. Une photo de noces, parfois un frémissement dans les entrailles de sa mère et la tristesse d'un poulpe abandonné et mort dans une barque, c'était tout ce qu'était son père. Sur la place résonnait l'accordéon au rythme des paso doble et la musique avait étouffé le bruit des balles qui se frayaient un chemin dans les entrailles de l'homme que l'on venait de découvrir parmi les fagots de branches de pin. On avait dit plus tard que quelque chose avait rompu la musique, des détonations sèches de fusils ou quelque chose comme ça, quelqu'un l'avait dit plus tard, mais à ce moment-là, on parlait déjà du corps sans vie de Eustaquio collé au mur du vieux cinéma, désarticulé comme un pantin, les jambes molles d'un contorsionniste repliées dans son pantalon trop large, un sourire triste aux lèvres qui, elle se le disait au moment de tourner l'avant-dernière page de son discours, ressemblait beaucoup à celui du poulpe que son père et sa mère avaient trouvé un après-midi sur la plage. Nul n'avait pu toucher à quoi que ce soit, ni au corps ni à rien du tout, pas même s'approcher des portes du cinéma. On sut que le cadavre de Eustaquio était appuyé contre le vieux mur décrépi, qu'il avait la tête tordue de côté sur une épaule, et les yeux ouverts comme s'il avait été vivant. Mais on ne sut jamais ce qu'était devenu son cadavre, s'il fut enterré sous les caroubiers dans la montagne,

ou jeté à la rivière pour qu'il se perde dans les joncs et les roseaux, ou encore brûlé à la chaux vive pour que personne ne puisse plus jamais le retrouver. Juste une photo de noces, rien de plus. Et le regard triste d'un poulpe dans une barque. Sa mère prit le deuil pour le restant de ses jours, le regard perdu à jamais dans les escaliers qui menaient à l'étage, ses bas de coton retenus par un élastique à hauteur des genoux. Et malgré tout, malgré tant de renoncement, c'était une des femmes les plus belles du village, lui répétait-on. Et son père ? Un silence perpétuel, comme celui qui toujours accompagne la défaite, et rend transparente une présence qui nous rapproche de la faute.

Il ne lui restait que quelques lignes avant d'en finir avec son discours de célébration. Elle leva la tête de ses feuilles, pour la dernière fois peut-être, et parcourut l'orchestre du regard, passant par-dessus la peau lézardée de la suspicion silencieuse au premier rang pour se poser sur l'ébauche invisible de sa mère, sur son absence parce qu'elle était maintenant bien trop vieille pour sortir de chez elle la nuit à pareille heure. Elle est encore belle, lui disait-on, et elle savait que c'était vrai, et qu'elle avait été plus belle qu'aucune autre femme de Los Yesares la nuit où quelque chose en elle s'était rompu comme si elle avait été un roseau, tandis qu'Eustaquio puissant et trempé de sueur au-dessus d'elle dans le lit se noyait dans ses yeux. Mais on le lui avait tué aux portes du cinéma et elle avait dû trouver refuge dans le deuil et dans une maison de Valence où elle fut employée comme bonne à tout faire et couturière. Une famille favorable au régime de Franco, lui avait-on dit au village, mais de braves gens. Et sa mère avait pris le chemin de Valence, avec elle accrochée à ses jupes, sa valise en carton à carreaux pour seul équipement sur le porte-bagages de l'autobus, un regard brisé sur les ravins et les pins qui bordent la route dès après le virage du cimetière. De braves gens, lui avait-on dit, mais ne parle pas de ta famille, pas besoin qu'ils sachent qui tu es, et encore moins qu'ils apprennent, pour ton mari. Je n'ai pas de mari, avait-elle simplement répondu, pas de vie non plus ni rien, juste ma fille et je veux m'en sortir, où que ce soit. S'en sortir, se rappelait la jeune femme tout en tournant la dernière page, et vivre loin de la peur. Sa mère était restée des années au service

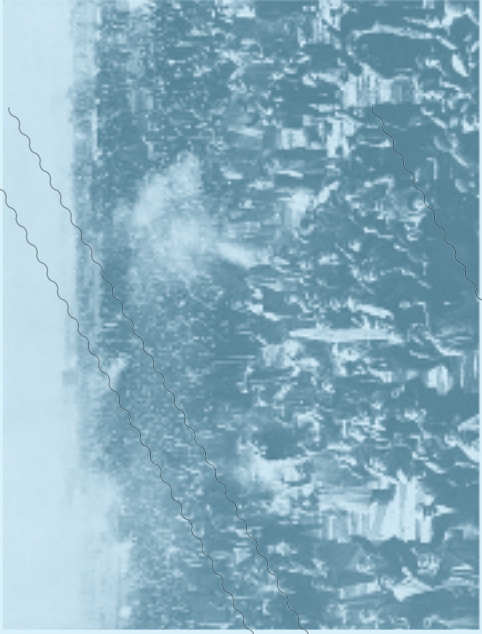
de ces gens de la ville, à coudre les vêtements des filles de la famille et repasser le linge, tous les après-midi avant qu'elle ne rentre de l'école et, avec l'air de qui n'a jamais mis les doigts dans un pot de confiture, ne lui demande son goûter. Elle avait beau ne plus être si petite alors, elle était incapable de se remémorer avec exactitude ce que sa mère lui avait raconté un jour, longtemps après, alors qu'elles étaient rentrées au village et qu'il ne restait du linge et du repassage et de la famille favorable au régime que quelques traces à peine perceptibles dans la mémoire. Si ça se trouve, c'est que je ne veux pas me rappeler, se disait-elle, et ce qu'on ne veut pas se rappeler, eh bien il n'y a pas moyen qu'on s'en souviennne. C'est quelque chose qu'on lui avait dit, ou qu'elle avait lu quelque part : nous ne nous rappelons que ce que nous voulons nous rappeler, nous sélectionnons dans notre mémoire les séquences que nous avons envie de distinguer du temps que nous vivons, et tout le reste, nous le condamnons à l'oubli. Au bout du compte, nous ne sommes que des lambeaux de mémoire, rien d'autre, et elle se rappelait à peine l'histoire que sa mère lui avait racontée : un homme du village s'était présenté un jour chez ses employeurs, un vieil ami du mari, riche propriétaire de maisons à Valence et de terres fertiles à Los Yesares. C'est elle qui lui avait ouvert, et elle avait appris avec stupeur que cet homme était un ami de la famille, qu'ils étaient associés dans un commerce de denrées d'importation et, au moment de partir, après plusieurs heures de conversation sur les affaires qu'ils avaient en commun, il l'avait prise par le bras et lui avait demandé si ses maîtres, c'est le mot qu'il avait employé, ses maîtres, savaient qui elle était, s'ils connaissaient l'histoire du mari mort une nuit de fête au village parce qu'il était républicain. Sa mère se le rappelait bien, cet homme, il avait répété des détails qui l'avaient de nouveau plongée dans l'angoisse, comme s'il avait fait exprès de libérer les fantômes du passé, comme si de nouveau la tristesse du poulpe était sortie de la barque et se posait, tout comme les chants de Durruti bien des années plus tard, sur le sommeil inquiet des premières heures de l'après-midi. Non, ils ne savent rien, disait-elle avec un léger tremblement dans la voix qui l'irritait, et je ne crois pas qu'il soit nécessaire qu'ils sachent. Il resta à la regarder avec un sourire effrayant, un sourire baveux,

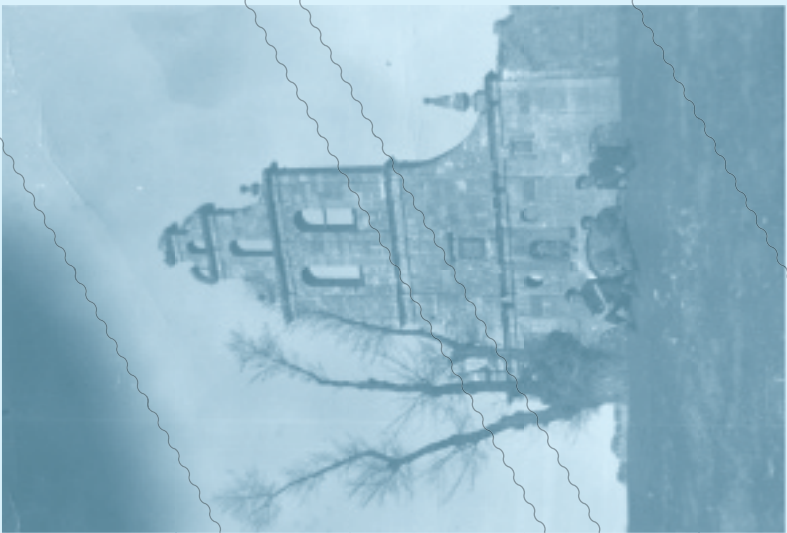
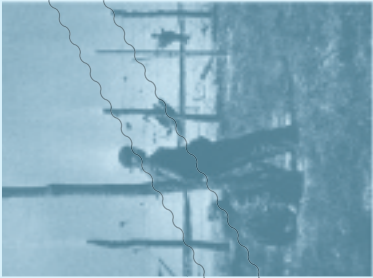
qui glissait sur son tablier blanc, sur ses jambes blanches et sur le souvenir obscur d'une nuit incertaine. Et c'est alors qu'il lui avait dit de quitter cette maison, qu'elle méritait de vivre comme une dame, sans avoir à nettoyer la merde des autres, et que lui avait un autre logement pour elle deux – pour toi et pour ta fille – et qu'il leur rendrait visite un jour de la semaine, juste un jour de la semaine. Qu'est-ce que tu en dis ? C'est à peine si elle s'était souvenue de tout cela depuis lors, depuis que sa mère le lui avait raconté pour la première fois quelques années plus tôt, à elle et à elle seule, à nul autre au village ni nulle part ailleurs, et voilà qu'aujourd'hui elle se remémore toute l'histoire dans ses moindres détails, en lui ajoutant même ce que la mémoire passe sous silence parce que parfois le souvenir ne cautérise pas la douleur mais l'accroît d'une intolérable souffrance.

Elle revoyait, avec plus de force que jamais, sa mère s'écarter brusquement de cet homme et le repousser sur le palier à demi plongé dans l'obscurité, puis rester appuyée de dos contre la porte, respirant profondément, serrant ses mains l'une contre l'autre – c'est ce qu'elle lui disait, qu'elle se tordait les mains comme si elles avaient à presser quelque chose, une tomate, un morceau de viande ou d'abat, la pulpe poisseuse d'un oignon durci – à s'en faire saigner les paumes et le bout des doigts. Elle avait ensuite décidé de parler au maître et à la maîtresse de maison et, délivrée désormais de toute peur, leur avait expliqué qui elle était, qui était son mari avant qu'il ne soit abattu au village, et combien elle était heureuse et reconnaissante envers eux de les avoir aidées à vivre, elle et sa fille, dans cette maison, dans cette ville, loin de la tache sombre que Los Yesares était devenu pour elle. Ils n'avaient rien répondu – ils m'ont regardée comme ils le faisaient d'habitude, madame a levé la tête de sur un mouchoir qu'elle était en train de broder et m'a dit de commencer à préparer le dîner et que le motif de dentelle que je lui avais montré la semaine précédente était très joli et qu'elle le reproduisait sur les mouchoirs de sa fille aînée – et les deux femmes étaient restées dans cette maison jusqu'à ce qu'elles prennent la décision de quitter la ville et de rentrer au village. Et la nuit du meeting électoral, si longtemps après la peur, il était là, dans un fauteuil du premier rang, vauté dans son imposture, avec ces rides que le temps

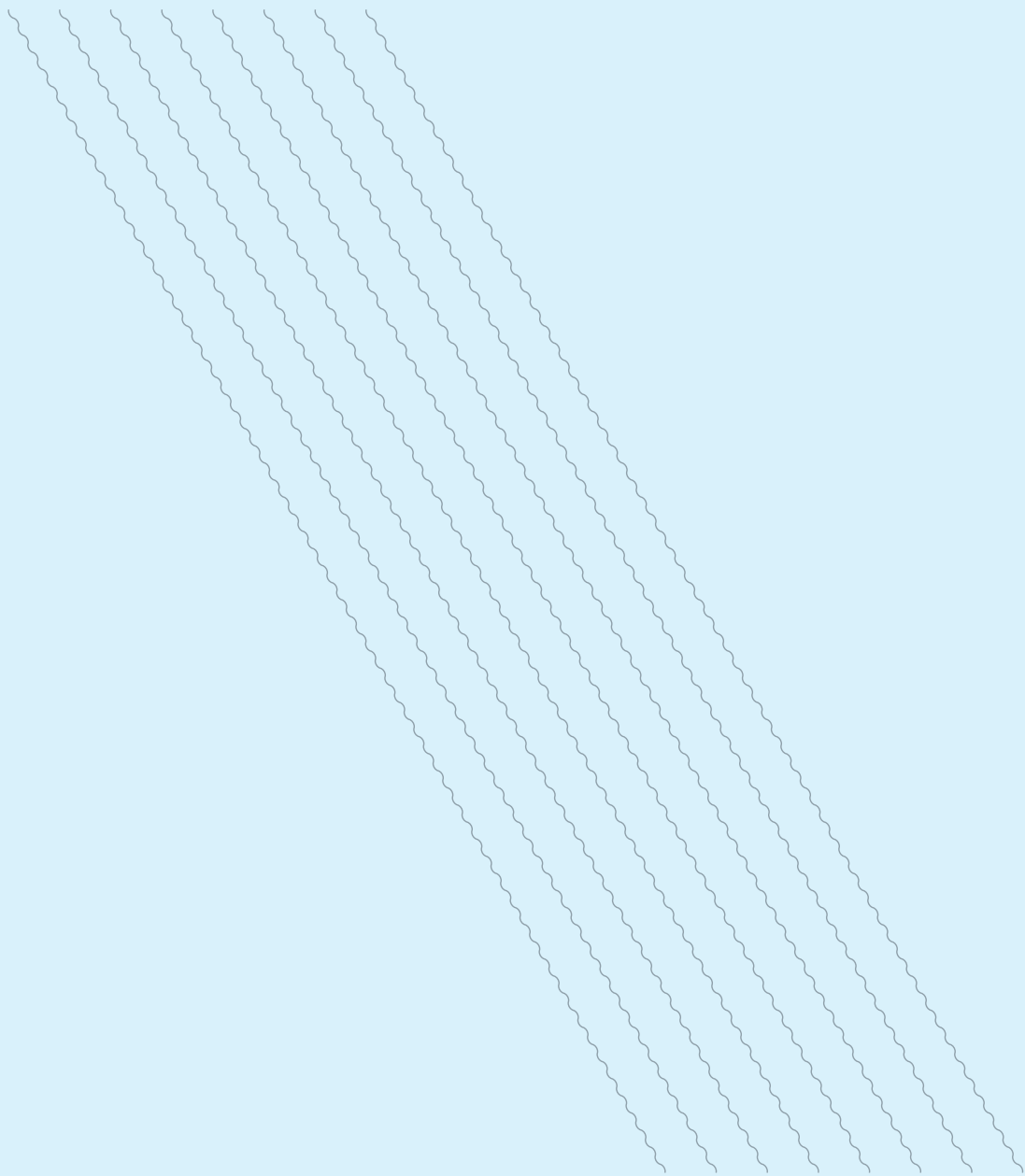
creuse selon son bon plaisir sur la peau, lui donnant l'apparence d'un cuir aussi faux que la peau des sacs imitation crocodile des magasins à bon marché. L'homme qui cette nuit-là était resté sur le palier, tandis que sa mère respirait profondément le dos contre la porte, était là, assis au premier rang, fêtant la victoire de ceux qui étaient devenus les siens tout comme il avait fêté en 1939 celle de ses amis d'alors, converti à la morale cynique des temps nouveaux, pathétique comme la cicatrice racornie qui marque le visage de ceux qui ont choisi de finir leur vie dans le mensonge. Et c'est alors que la petite fille qui venait de sortir du labyrinthe si souvent douloureux du souvenir referma la chemise avec les feuillets de son discours, et le regarda dans les yeux, lui crachant à la face sa certitude que c'était lui qui avait dénoncé son père une nuit désormais hors d'atteinte d'accordéon et de paso doble, lui qui avait essayé de briser la dignité d'une femme qui sortit du tunnel noir de l'horreur à l'instant même où elle décida de le pousser rageusement sur le palier en le regardant en face pour lui cracher au visage, sans même prononcer un mot, qu'elle le haïssait, comme elle-même le haïssait cette nuit-là, et lui vouerait à jamais l'infini mépris que mérite l'imposture. Et lorsqu'elle descendit de la scène, sous les applaudissements fervents de la salle, elle se garda bien de détourner son regard de ce siège, le deuxième à gauche au premier rang, un regard auquel l'homme cherchait à échapper comme il le pouvait. Mais il ne le pouvait pas, il était cloué sur place, dans son apparence de mutant sans corps ni conscience, vide à l'intérieur comme une momie de chiffon aux viscères postiches, aveugle parce qu'il est des souvenirs qui n'apportent, à ceux qui se risquent à les dénier, que la cécité. Et lorsqu'elle passa à côté de l'homme, elle s'arrêta et lui fit face une seconde, une seconde seulement. Je sais tout et je sais qui tu es, lui dit-elle, sans ouvrir la bouche ni remuer les lèvres, juste en plongeant son regard dans le sien pour lui faire comprendre qu'elle le connaissait depuis des années, depuis cette nuit-là où alors qu'elle n'était qu'une petite fille, on l'avait poussée violemment tandis que ses amis de l'époque cherchaient son père pour l'abattre. Depuis cette nuit-là où sa mère avait échangé l'envie de mourir contre le deuil et la dignité. Depuis cette nuit-là...











La mé

moire

des

vaincus



Une mémoire juste

« Il n'y a pas de littérature sans mémoire », avoue Juan Marsé lors de la remise du prix Cervantes. Une phrase qui fait réfléchir lorsque mémoire et littérature sont muselées pendant quarante années d'histoire officielle franquiste, suivies des années de transition vers la démocratie pendant lesquelles le pouvoir s'efforce de jouer le consensus, comme s'il y avait urgence à enterrer le passé. Les voix pourtant jaillissent, celles des vaincus. Les textes censurés sont alors publiés (ou republiés dans leur version intégrale), ainsi que des textes des jeunes générations qui n'ont pas vécu 1936 et qui se réapproprient ce pan d'histoire. Peut-être « une mode », comme l'appelle Alfons Cervera, ouverte à tout vent. Cependant, ce nouvel élan narratif engendre de grands textes ancrés dans la plus noble conscience du terme de « résistance ».

Des auteurs reconnus, des auteurs redécouverts, des auteurs moins connus... En voici quelques-uns.

Il nous semblait important d'avoir le point de vue d'un éditeur. Un pied littéraire de chaque côté des Pyrénées, Llibert Tarragó a été pour nous, lecteurs français, un des premiers à publier des textes d'auteurs catalans portant sur cette période.

En 2004, naît Tinta Blava, sa maison d'édition, qui maintenant a rejoint Autrement en tant que collection.

Le contexte prégnant

La mémoire officielle de la guerre d'Espagne, écrite par les deux partis politiques majoritaires espagnols (PSOE, PP) et par l'Église, est fondée sur le principe du « ni vainqueurs ni vaincus ». Ce principe s'inscrit dans la logique de la « transition démocratique », processus politique mis en place après la mort de Franco en 1975 afin d'assurer une sortie de dictature pondérée marquée sous cet angle par le recyclage des franquistes en démocrates. La mémoire des vaincus se heurte aujourd'hui à ce mur cotonneux malgré des avancées au niveau des institutions, et elle ouvre des brèches par la voix d'associations. Leur fièvre permanente est relayée par la presse, y compris celle de droite, mais à sa façon. L'université amarrée au devoir d'histoire y contribue également.

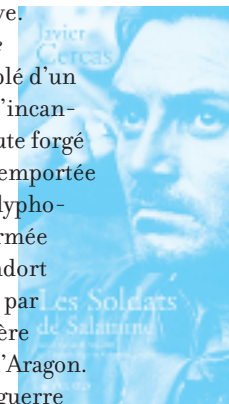
Le sujet demeurera à l'ordre du jour tant que toutes les fosses communes n'auront pas été ouvertes et tant que les condamnations des tribunaux franquistes n'auront pas été effacées des registres officiels. Ce déni de réhabilitation est peut-être l'élément le moins connu en France et le plus singulier des enjeux actuels de mémoire en Espagne. La mémoire enfouie des familles ne s'expose pas toute, mais c'est un va-et-vient dans ses souterrains intimes. Sur le plan de l'histoire, l'enjeu majeur est de remonter de l'oubli les valeurs, très modernes pour l'époque, de la République espagnole fondée en 1931, car l'idée dominante et fautive au fond sur la période est celle-ci : « Sans les désordres de la République, il n'y aurait pas eu le soulèvement franquiste. » Toute cette mémoire aux trois quarts escamotée et encouragée sans l'être s'est accélérée soudainement au tout début des années deux mille. Parce que les enfants des vaincus se joignaient aux vaincus eux-mêmes, vivants et disparus. Dans le temps écoulé depuis, la génération des petits-enfants a montré qu'elle voulait qu'on lui parle. Solidement enkysté, c'est le sujet même qui se rebelle contre les tentatives d'effacement des traces au nom de l'oubli déclaré par certains nécessaire.

On lit mieux la littérature espagnole contemporaine et très contemporaine en n'oubliant pas le contexte que je viens d'exposer. Il produit mille et un méandres encore dans les mondes de la créativité. La fresque

de Almudena Grandes *Le Cœur glacé* et l'ambigu *Les Soldats de Salamine* de Javier Cercas sont les deux ouvrages que je signale toujours les premiers à cette aune d'une histoire si prégnante. La guerre d'Espagne s'est évidemment imposée dans le catalogue de Tinta Blava dès le premier ouvrage, *Pierre d'éboulis* de Maria Barbal. Dans le maquis mémoriel inévitable que nous étions en train de pénétrer, des romans venaient du cœur et de la chair des vaincus et donc de leur plume. Les vainqueurs ne romancent guère.

Grandioses et tumultueux, les romans de Malraux et d'Hemingway sur la guerre d'Espagne ont gravé dans les imaginaires étrangers la fameuse « illusion lyrique » des armées républicaines. Disent-ils la voix la plus profonde du peuple des vaincus ? *Pierre d'éboulis*, c'est une voix du peuple qui a définitivement perdu. Nous savions d'avant, et tout autant séparé du « spectacle » de la guerre, *La Place du diamant* de Mercè Rodoreda. Aussi nous vîmes instantanément en Conxa une sœur de La Colometa, toutes deux sœurs de ma mère échappée de la dictature en clandestine. Du « nous » au « je », maintenant que le pas est franchi, je confesse avoir éprouvé alors le sentiment d'un primat de la littérature sur l'histoire. L'accueil fait à Conxa et à *Pierre d'éboulis* par les libraires ne désavoua pas cette idée plus tout à fait neuve.

Le livre phare de Tinta Blava se nomme *Gloire incertaine*. Avec Joan Sales, un « rouge » doublé d'un catholique, la pensée est portée à des points d'incandescence où la beauté littéraire sublime le doute forgé dans l'ennui de l'arrière-garde et la jeunesse emportée dans le chaos de la déroute. C'est le roman polyphonique par excellence, fondé sur les voix de l'armée défaite. Et comme sur le sujet le « je » ne s'endort jamais, je ressentis la fascination d'entendre, par phrases entières, exactement celles de mon père quand il évoquait le même front de bataille de l'Aragon. Le catalogue de Tinta blava est traversé par la guerre d'Espagne et ses suites : *Les Vaincus* de Xavier Benguerel, *L'Invitation* de Miquel Pairoli, *Le Testament de l'Èbre* de Jesús Moncada, etc. Pour trois années de guerre, soixante-dix années à respirer partout son haleine.



L'Art de voler, David Rey

ou la question de l'image dans

la représentation de la guerre

d'Espagne en littérature

☆ Antonio Altarriba, *L'Art de voler*,
Denoël Graphic, 2011 (traduit de l'espagnol
par Alexandra Carrasco, illustré par Kim)
Si la guerre d'Espagne a été un terrain particuliè-
rement fertile quant à la production littéraire du siècle
dernier, que ce soit d'un point de vue romantique
et aventurier (Malraux, Hemingway...) ou politique
et analytique (Orwell, Kessel...), son évocation
mise en images reste relativement anecdotique.
C'est pourtant un conflit où la place de l'image
fut primordiale, que l'on se réfère aux campagnes
massives d'affichage rouge et blanc, ou encore
au foisonnement du documentaire de guerre, grande
nouveau de l'époque. 1936, le soulèvement nationa-
liste enfonce l'Espagne dans la guerre civile. Au même
moment, Leni Riefenstahl exalte l'esthétique
national-socialiste à la grand-messe des Jeux
olympiques de Berlin. La guerre des images fait
rage, et le film de propagande n'est qu'une facette
de l'arsenal imagier des idéologies qui s'affrontent
sur la péninsule ibérique. Répétition générale pour
les grandes puissances de l'Axe, la guerre civile
espagnole est aussi le moyen d'essayer *in vivo* les
théories propagandistes et l'imagerie fasciste, dont
l'esthétique terrifiante sera une des assises du futur
pouvoir franquiste. Les campagnes documentaires
et propagandistes de la CNT, de la FAI et du Komintern
ne sont pas en reste, et symptomatiques de l'espoir
immense que suscite l'Internationale des années
trente. Il est important d'encourager les masses
laborieuses face à l'oppression blanche, en repré-
sentant l'immense espoir et l'optimisme forcé
de la promulgation de la seconde République
espagnole, et de glorifier le combattant rouge.
L'iconographie des campagnes d'affichage du POUM
trotskiste et de la CNT anarcho-syndicaliste regorge
d'inventivité, de nouveauté dans la représentation

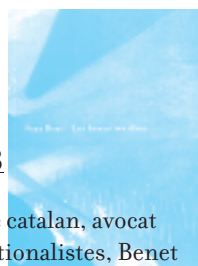
des enjeux fondamentaux du combat que mène la
jeune république espagnole. Dès lors, il est difficile
d'expliquer le manque flagrant de mise en images
de cette période de l'histoire en terme de littérature.
C'est une lacune que le roman graphique coécrit
par Antonio Altarriba et Kim s'évertue à combler,
rétablissant le rôle essentiel de l'image dans l'évo-
cation de l'histoire de l'Espagne, et de celle du siècle
de façon plus générale. Si le livre fait la part belle au
personnage du père d'Antonio Altarriba, qui lui confia
son histoire sur la fin de sa vie, c'est surtout l'histoire,
non pas du conflit en tant que tel, mais celle de toute
cette génération des vaincus, paysans pauvres des
provinces d'Espagne, qui luttèrent contre la menace
brune, contre les différentes idéologies fascistes
européennes, et se virent contraints de vivre sous
la coupe sinistre, religieuse et martiale d'un franquisme
tout-puissant. Sans jamais tomber dans le registre
de l'émotion, ennemie directe de la rigueur nécessaire
à tout témoignage historique, il s'agit du portrait d'un
homme qui aurait pu être un communiste allemand
du KPD, un Juif biélorusse partisan ou un maquisard
italien. C'est le portrait du combattant universel
antifasciste, dont l'évocation de la mémoire rappelle
soixante-dix ans plus tard que la bête n'est jamais
tout à fait morte.



Des témoins

Juan Benet 1927-1993

Né d'une mère basque et d'un père catalan, avocat de profession, assassiné par les nationalistes, Benet fera tôt la sombre expérience de la guerre civile et plus encore de ses conséquences psychologiques. Épisode en quelque sorte inaugural qui façonnera durablement son œuvre, conférant à celle-ci une structure des plus originales du xx^e siècle tant elle reste émaillée d'une obsession constante du sens de l'histoire et d'une interrogation, tout aussi prégnante, sur le rôle qu'y prennent les hommes. 1954 le voit décrocher un diplôme d'ingénieur des Ponts et Chaussées puis quitter sa ville madrilène natale pour s'en aller travailler en province. De retour à la capitale, il ne cessera d'écrire tout en menant de front son travail d'ingénieur. Il faut attendre 1961 pour que vienne la première publication. Mais c'est réellement *Volveras a region* qui le propulsera sur le devant de la scène littéraire espagnole sans pour autant que sa notoriété s'accroisse. Il faut effectivement voir dans ce premier volet le fondement majeur du monde benétien, au sein duquel les thèmes fondamentaux ne varieront guère. Métaphore hallucinée de la guerre civile espagnole et de la déchirure indépensable qu'elle induit, l'épopée régionale cristallise la ruine d'un monde et d'une époque. Mais l'auteur se garde bien de la situer dans le réel et c'est bel et bien dans l'imaginaire qu'on la trouve, exact pendant du *Yowlknatawpha* de Faulkner, auteur qu'il vénère depuis toujours et qu'il traduira, ainsi que Beckett. On retrouve en effet les traumatismes psychologiques, laissés par la guerre, et le poids de la conscience à acquitter se manifestant dans des méandres névrotiques, passant d'une génération à une autre, irrémédiablement. À cette nuance près que



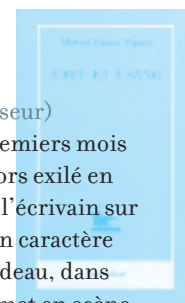
c'est le rythme proustien qui domine l'ensemble. L'architecture narrative y est élaborée à la manière d'un chef d'orchestre et c'est en démiurge consommé que Benet n'aura de cesse de berner son lecteur, depuis la première phrase jusqu'à la coda. Ce dernier en sortira littéralement étourdi. Deux autres cycles suivront, dont un seul est actuellement traduit : *Les Lances rouillées*. Benet y poursuivra ses recherches stylistiques et les portera à un stade extraordinairement sophistiqué. La marque de fabrique reste toutefois celle de Benet et le range auprès des grands créateurs de ce temps.

Manuel Chaves Nogales 1897-1944

☆ *À feu et à sang*, Quai Voltaire, 2011

(traduit de l'espagnol par Catherine Vasseur)

Il écrit ce recueil de nouvelles sur les premiers mois de la guerre civile espagnole en 1937, alors exilé en France. Le regard impartial et lucide de l'écrivain sur les épisodes décrits donne à ces récits un caractère tout à fait exemplaire. Construite au cordeau, dans une langue splendide, chaque nouvelle met en scène l'absurdité de la violence, la bêtise des hommes qui conduit à la mort des protagonistes. Qu'on soit du côté des républicains ou du côté des fascistes, les assassins sont à l'œuvre indifféremment dans les deux camps. Cette mémoire « juste » à laquelle nous rappelle Manuel Chaves Nogales nous montre le terrible visage de la guerre. Les vies ainsi sacrifiées à des ordres absurdes ou des consignes imbéciles, jusqu'à l'assassinat d'un père par son fils, ou la tuerie de tout un village, résonnent des accents furieux d'une humanité qui s'oublie. Un livre exceptionnel.



José Antonio Labordeta 1935-2010



☆ *Dans le tourbillon*, Attila, 2011 (traduit de l'espagnol par Jean-Jacques et Marie-Neige Fleury)
Il s'agit là d'un récit universel. Bien entendu, Labordeta s'inspire de la guerre civile en Espagne, mais ce livre est son regard sur les hommes face à une histoire qui les dépasse et qui les broie. Dans une construction sophistiquée qui se joue de la chronologie, il nous conte l'enchaînement de la violence dans un village de montagne où la résurgence des ressentiments et la jalousie, conjuguées à la bêtise, font basculer une communauté dans l'horreur de la guerre. Sans prendre parti pour ses personnages, sans juger les actes, Labordeta confie toutefois aux femmes et au « colporteur » le rôle de témoins impuissants devant la folie des hommes. Un très grand livre. José Antonio Labordeta, poète, romancier et chanteur (un Brassens espagnol), fut le seul député de la Chunta Aragonista (parti régionaliste aragonais) élu aux Cortès en 2000.

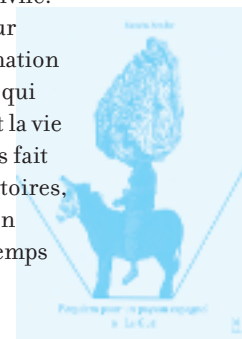
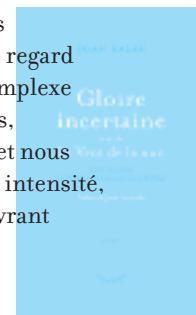
Joan Sales 1912-1983

☆ *Gloire incertaine* suivi de *Le Vent de la nuit*, Tinta Blava, 2007 (traduit du catalan par Marie Bohigas et Bernard Lesfargues)
L'auteur, engagé aux côtés des républicains, converti au catholicisme, exilé au Mexique, revient en Espagne en 1948, pour y œuvrer de l'intérieur, notamment en tant qu'éditeur. *Gloire incertaine* est son premier et unique roman, l'œuvre d'une vie. Le roman sera remanié au fil du temps et de la censure, publié dans une première version par Gallimard, grâce à Juan Goytisolo. « Un grand roman », dit-il dans sa préface. « Écrit par un témoin du camp des vaincus, il ne contenait aucun message politique et ne se laissait nullement aller à une

exaltation partisane facile. J'y retrouvais cette même douleur face à la destruction irrémédiable [...] une douleur qui survivait aux exercices désuets de propagande de chacun des deux bords. »
Dans un entretien de 2003 avec son traducteur, Francisco González Ledesma évoque cet « extraordinaire roman écrit en catalan – à mon avis le meilleur qu'on ait écrit sur notre guerre civile ».
Le roman met en scène quatre personnages (dont le principal n'apparaît qu'à travers le regard des trois autres), utilisant une structure complexe qui s'articule autour d'un journal, de lettres, et de mémoires. Le roman débute en 1936 et nous mène jusqu'à l'après-guerre, avec une rare intensité, nous offrant un incroyable témoignage, ouvrant des interrogations.

Ramón Sender 1901-1982

☆ *Requiem pour un paysan espagnol*, Attila, 2010 (traduit de l'espagnol par Jean-Paul Cortada et Jean-Pierre Ressot)
Dans un style âpre et sec, s'appuyant sur une narration épurée, Ramón Sender parle de l'impossibilité de comprendre le drame humain que représente la guerre d'Espagne, et toute guerre civile. La messe de requiem qui se prépare est pour Paco, un jeune paysan qui a refusé la domination franquiste et celui qui l'officie est le prêtre qui l'a trahit et qui l'aimait. C'est en remontant la vie de Paco, brillant et enjoué, que le récit nous fait sentir la violence des sentiments contradictoires, la destruction des certitudes et la dimension tragique des personnages qui hantent longtemps notre mémoire.



Des contemporains

Francisco González

Ledesma 1927-

Avocat, journaliste, scénariste, écrivain de séries populaires (sous le pseudonyme de Silver Kane) non censurées, contrairement à ses romans noirs publiés à partir de 1977.

Une ville : Barcelone. Aujourd'hui ou hier. Hier ou aujourd'hui. Peu importe, le passé est toujours là, au coin d'une rue, au coin d'une histoire, au coin de l'histoire. Celle des perdants, ceux qui ont connu la prison, ceux qui sont ouvriers ou prostituées, habitant les quartiers populaires. À côté, les éternels gagnants, cette riche bourgeoisie nichée dans une belle et verte banlieue. Que ce soit dans ses romans où sévit l'inspecteur Méndez ou les autres, les « ombres du passé » rodent toujours, et toujours dans le « noir ». Francisco González Ledesma, nostalgique sentimental, est un agitateur de mémoire. Impossible d'enterrer ce que l'on cherche à occulter, les luttes passées, les rêves et les sacrifices. Corruption et cynisme riment avec fantôme et vengeance. Il est maître dans l'art de nous dépeindre les labyrinthes sociaux et politiques de cette société de 1936 à celle des années quatre-vingt-dix, d'un ton cru et truculent, avec toujours une bonne dose d'humour. De l'humour, il faut en avoir. En 1948, il reçoit, à vingt et un ans, le prix international du Roman des mains de Somerset Maugham pour son premier roman *Ombres du passé*. L'avis de la censure fut très défavorable, interdisant la publication et la diffusion du roman. Une nouvelle tentative, lors d'un changement de ministre, essuya le même rejet avec l'ordre du censeur de ne plus jamais représenter les *Ombres du passé*, allant jusqu'à promettre au jeune auteur, « un rouge indésirable » de ne rien pouvoir publier en Espagne tant que Franco vivrait !



Juan Marsé 1933-

Écrivain autodidacte né à Barcelone, scénariste à ses heures et grand cinéphile, lauréat en 2008 du prix Cervantes. Il commence à travailler à treize ans dans un atelier de joaillerie. C'est en véritable artisan de la langue et de l'imaginaire qu'il nous restitue l'atmosphère oppressante de l'Espagne de l'après-guerre dans les quartiers populaires de Barcelone. Il puise, en conteur-né, son inspiration dans les souvenirs, ceux de l'enfance. Il a créé un univers imprégné de roman noir et de réalisme magique, peuplé de rêves et d'illusions, mais aussi d'humiliations, de misère, de tristesse jonglant avec humour, ironie, sarcasme et tendresse. De la fiction à l'état pur qui évoque cette Barcelone des perdants qui pourrait être mise en regard des photographies de Joan Colom sur *Les Gens du Raval* (Steidl, 2006).



Manuel Vázquez

Montalbán 1939- 2003

Né à Barcelone dans le quartier populaire du Barrio Chino, Manuel Vázquez Montalbán est le fils d'un républicain, militant au PSOC (Parti socialiste ouvrier de Catalogne) qui fut emprisonné dès les premières années du franquisme. Marqué dès son enfance par le destin particulier de ce père, Vázquez Montalbán s'engage en politique et il connaîtra lui aussi la prison en 1962 après une manifestation en faveur des mineurs d'Asturie. Il y écrira ses premiers textes. Toute l'œuvre de l'écrivain est imprégnée de l'histoire de la guerre civile et de ses conséquences, du franquisme et des années de silence et de répression. Fervent opposant à Franco puis observateur critique et vigilant de son pays lors des années de transition démocratique, l'écrivain est le créateur du formidable Pepe Carvalho, détective privé barcelonais, personnage principal d'une série de romans à travers lesquels il rend compte de la



société espagnole tout en restituant une part de la mémoire de ces perdants de l'histoire dont son père faisait partie. Cette mémoire retrouvée donne sens à toute la lecture de la société de Montalbán et au-delà, à son engagement politique. La narration colorée, l'humour qui se déploie dans nombre de ses romans, les enquêtes matinées de recettes de cuisine et de vie quotidienne, cet univers si vivant de Montalbán font de l'écrivain un auteur très populaire en Espagne comme à l'étranger. Il reçoit en 1995 le Premio Nacional de las Letras Españolas. S'il a produit nombre de textes d'analyse politique et critique importants, c'est par-dessus tout au travers de la fiction que Montalbán a pu déchiffrer le monde, puisant dans les souvenirs oblitérés de toute une génération. À côté de textes comme *Au souvenir de Dardé*, son premier roman, *Moi Franco*, qui développe une réflexion sur l'écriture de l'histoire, *Galindez* ou *Les Mers du Sud* entre autres, où la problématique politique est particulièrement présente, il en est un qui traite de façon particulière la question de l'engagement individuel au cœur de l'histoire politique de l'Espagne et de ses conséquences sur la vie des hommes.

Le Pianiste, écrit en 1985 reprend en un flash-back magistral le déroulé de la vie de deux artistes, deux musiciens aux parcours totalement opposés mais dont les chemins se croisent plusieurs fois. D'un côté Doria, beau parleur, devenu un musicien réputé, de l'autre Rosell, pianiste chétif dont la vie brisée semble un miroir de celle du père de l'auteur. Entre Barcelone et Paris, au fil de trois époques, l'après-franquisme, l'après-guerre civile et 1936, Vázquez Montalbán nous donne les clés de lecture d'une histoire collective à travers la vérité de vies individuelles. Il remplit les blancs laissés par l'amnésie. Il confère humanité et grandeur à Rosell, le pianiste, ce petit homme qui a fait des choix politiques et qui, fidèle à ce qui fonde son identité, soigne maintenant avec ses pauvres moyens Thérèse, l'ex-maîtresse de Doria devenue sa compagne. Quant à Luis Doria,

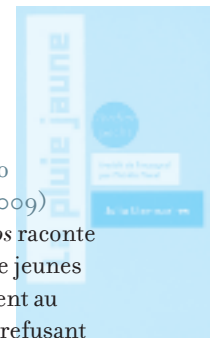
au fil du roman, il perdra de sa superbe pour n'être plus que le lâche qui fonda sa vie sur la trahison. Manuel Vázquez Montalbán meurt en 2003, laissant une œuvre considérable. Celui qui se définissait comme « un hédoniste communiste sentimental » est traduit dans le monde entier.

Julio Llamazares 1955-

☆ *Lune de loups*, Verdier, 1999

(traduit de l'espagnol par Raphaël Carrasco et Claire Decaëns) (rééd. Verdier poche, 2009)

Premier roman de l'écrivain, *Lune de loups* raconte comment, cachés dans la montagne, quatre jeunes gens combattants de la guerre civile résistent au pouvoir des fascistes pendant des années, refusant de se rendre. Roman de résistance et roman de la terre à la fois, *Lune de loups* est un texte magnifique, poétique et lyrique qui redonne vie, dans la même veine que Cervera, aux perdants de la guerre d'Espagne. Luttant pour leur village, déterminés à libérer les villageois du joug fasciste, les jeunes résistants font montre d'une ingéniosité et d'un courage peu communs. Magnifiés dans quelques scènes inoubliables, ils retrouvent ainsi dignité et honneur. Un court roman qui se lit avec exaltation.



Fernando Marías 1958-

☆ *La Lumière prodigieuse*, éditions Cénomane, 2010
(traduit de l'espagnol par Raoul Gomez)

Un journaliste en mal de sujet rencontre un vieil ivrogne qui lui confie, au cœur de la nuit andalouse, l'histoire de sa vie : « En plus, Federico García Lorca n'est pas mort en août 1936. »

Un jour d'août 1936, le jeune livreur qu'il était à l'époque a ramassé sur la route un homme blessé. Muet et amnésique, celui-ci a survécu. Ignorant qui est cet homme, le narrateur prendra soin de lui jusqu'à sa disparition inexplicable. La découverte



de l'identité de son protégé le plonge dans une recherche effrénée de l'homme et de son œuvre. Telle la lumière prodigieuse, cet instant de l'aube où notre sensibilité est exacerbée, le retour de la mémoire et des souvenirs éblouit le présent, « rien n'est plus vivant qu'un souvenir ». C'est un petit livre, 126 pages, pour un grand texte sur l'oubli, la mémoire et la vérité. Comment parler de la guerre d'Espagne dans ce dossier sans évoquer Federico Garcia Lorca, assassiné en juillet 1936 par les fascistes ? Dans ce récit hypnotique, Fernando Marías nous entraîne sur les traces du poète « qui n'est pas mort en août 1936 ».

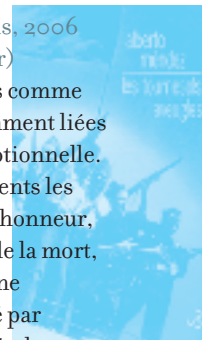
Javier Marías 1951-

Écrivain, membre de La Real Academia Española. Lors d'un entretien au *Magazine littéraire* (mars 1995), Javier Marías répondait à Gérard de Cortanze : « L'Espagne est un pays qui a perdu la mémoire [...] volontairement. Elle est en fausse paix avec elle-même. L'Espagne refuse de se replonger dans son passé d'horreur. » Il venait de republier *Le Siècle*, relatant l'histoire d'un délateur. C'est aussi le point de départ de *Ton visage demain*. Son père, philosophe et académicien a été dénoncé par un de ses amis d'enfance. Un des personnages du roman est le vieux professeur Peter Wheeler, spécialiste de la guerre d'Espagne. Une longue méditation sur la nature humaine (ceux qui connaissent la prose de Javier Marías retrouveront avec plaisir ses longues digressions), sur la guerre et qui interroge non seulement l'histoire, mais aussi notre vision de l'histoire.



Alberto Méndez 1941-2004

- ☆ *Les Tournesols aveugles*, Christian Bourgois, 2006 (traduit de l'espagnol par Nelly Lhermillier)
- Quatre récits, quatre destins, quatre défaites comme Alberto Méndez nomme les nouvelles savamment liées qui forment ce livre d'une terrible force émotionnelle. Les horreurs de la guerre mêlées aux sentiments les plus ataviques que sont l'amour, le sens de l'honneur, la peur, le tout dominé par l'omniprésence de la mort, comme un voile noir qui s'étend sur l'Espagne franquiste. On est profondément bouleversé par la puissance évocatrice du livre d'Alberto Méndez dont le style et la construction touchent à la perfection. Ne pas oublier ce passé pour ne pas se condamner à le revivre, semble-t-il nous exhorter dans ce livre dont les fantômes errent encore après sa lecture.



Manuel Rivas 1957-

- ☆ *Le Crayon du charpentier*, Gallimard, 2000 (traduit du galicien par Ramón Chao et Serge Mestre) (rééd. Folio, 2002)
- Nous sommes en 1936 en Galice. Les fascistes sont au pouvoir depuis peu. De nombreux opposants sont emprisonnés et exécutés sommairement lors des *paseadores*, ces terribles promenades nocturnes que chaque prisonnier redoute. Le jeune peintre exécuté par Harbal, l'homme de main des fascistes, personnage ambigu et cruel, va après sa mort hanter le garde civil, chuchotant à son oreille chaque fois que celui-ci y portera le crayon de charpentier qu'il lui a dérobé. Ainsi, malgré lui, Harbal sauvera le docteur Da Barca, anarchiste charismatique qu'il déteste autant qu'il le fascine. Dans cette période terrible entre camps et prisons, Da Barca pourra ainsi aller au bout de sa passion pour Marisa Mello. Réaliste et sombre, mais tout à la fois plein de poésie, *Le Crayon du charpentier*, au cœur de la tragédie, nous fait entendre dans une langue belle et ample les voix de l'espoir.



Isaac Rosa 1974-

Encore un fichu roman sur la guerre d'Espagne!

Lecture critique de La Malamemoria, Bourgois, 2010
(traduit de l'espagnol par Vincent Raynaud)

Isaac Rosa nous explique son intention de republier son premier roman *La Malamemoria*, passé inaperçu lors de sa sortie chez un petit éditeur. Nous avons donc entre les mains la nouvelle édition... quelque peu « piratée ». En effet, un impertinent lecteur s'est immiscé dans le texte !

L'histoire ? Un professeur quadragénaire, Julián Santos, sert de nègre à certaines personnalités phalangistes, à ses heures perdues. Nous sommes en pleine transition démocratique, en 1977, lorsque survient le suicide de Gonzalo Mariñas, homme d'affaires franquiste, attaqué par des articles de presse. Sa veuve engage donc Santos afin de réécrire les mémoires laissées par le défunt, et retoucher son trouble passé afin de riposter aux accusations. Au cours de cette réécriture, une photo apparaît : Mariñas à cheval, entouré d'une vingtaine de paysans, dans un village en pleine sierra.

Une note au dos : Alcahaz, 1930.

C'est avec cette photo et une vieille carte routière que Santos part à la recherche du passé. Arrivé dans le Sud, le village est introuvable. À ses questions dans le bourg voisin, Lubrín, les réponses restent évasives, voire agressives... On apprendra peu à peu l'histoire, gommée de la mémoire, de cet Alcahaz, l'embuscade tendue aux républicains et où pourtant des femmes... Et le lecteur impertinent, alors ?

Il suit pas à pas le personnage et intervient à chaque fin de chapitre, se moquant de l'auteur et sabotant son texte ! Des remarques sur le style, une critique acerbe du roman contemporain espagnol, du traitement de la mémoire, de la naïveté de l'auteur, de son utilisation de clichés... Une leçon hilarante d'histoire et de littérature à la sauce satirique et subversive !



Un bel exercice de critique (et d'autocritique), qui a de quoi dépoussiérer la littérature espagnole des années 2000 sur la guerre, l'enlisement vers le conformisme de la pensée qui prône « des deux côtés, il y eut des bons et des méchants ». Un superbe roman qui passe au crible la question de la mémoire, avec truculence.

La mé

moire

familiiale



« Un vaincu ne parle pas. » Ainsi Roberto Castillo, comme bien d'autres enfants de réfugiés espagnols, témoigne-t-il du silence familial sur les années terribles. Mais les souvenirs s'échappent et lèvent le voile. Car il faut bien la construire cette mémoire familiale de la guerre d'Espagne, compléter par les fondations de l'Histoire, l'identité et la culture assumées. De Tony Cartano à Anne Maro, en passant par Roberto Castillo et Jean-Claude Tardif, ces contributions nous font entrevoir la force vitale de la quête mémorielle et l'irrésistible transmission des valeurs, politiques et humaines, défendues par les « vaincus »...

La mémoire

familiale reconstruite

par l'écriture

Entretien
avec Tony Cartano
par Patrick Frêche

Le livre de Tony Cartano, *Des gifles au vinaigre* (Albin Michel, 2010), retrace le parcours mémoriel de l'auteur et la rencontre de l'histoire intime et familiale avec l'Histoire.

Tony Cartano, vous êtes écrivain, éditeur, fils d'un réfugié républicain. Comment expliqueriez-vous la richesse d'inspiration qu'a engendrée cette période – et encore aujourd'hui. Après tout, il y eut d'autres guerres, civiles ou non, au cours du xx^e siècle. Concentre-t-elle tous les enjeux, toutes les utopies, toutes les désillusions... ?

Voici ce que j'écrivais déjà dans un article consacré aux « romanciers de la guerre d'Espagne » publié dans le *Magazine littéraire* il y a une dizaine d'années : « *La Guerre est finie*. 1966. Après le film d'Alain Resnais et Jorge Semprun, toute fiction consacrée à la guerre civile espagnole semble annulée, vouée à une infertile nostalgie ou au radotage. Il faudra peut-être deux décennies avant que le sujet redevienne possible, à de rares exceptions près. Comme s'il s'agissait d'une archéologie de mémoire morte, condamnée. Pour puissant qu'il fût, le mythe n'était plus lyrique, ni même illusoire. Et pourtant, l'Espagne de 36 nous interroge aujourd'hui avec une force renouvelée. Alors qu'intellectuels et chroniqueurs patentés s'épuisent à "dé-penser" le drame du Kosovo, le caractère exemplaire du conflit le plus idéologique du xx^e siècle retrouve toute son actualité. »

La tragédie fut emblématique, annonciatrice – on le sait – de toutes celles qui s'ensuivirent. Une guerre civile n'est jamais une guerre comme les autres. Ce sont des familles, des amis, des frères qui s'entredéchirent. De plus, les deux camps incarnaient la double face de la nature humaine – par-delà le bien et le mal. D'un côté, chez les fascistes de Franco, c'était l'expression primitive des pulsions les plus grossières, sous prétexte de trouver un sens esthétique à la brutalité de masse. La défense des valeurs traditionnelles

– l'ordre, la discipline, le roi et la religion – prenait les traits grimaçants de la reconquête impériale, comme au grand guignol. De l'autre, chez les républicains, l'individu primait, même si cet assemblage hétéroclite se composait d'abord d'une armée de va-nu-pieds naïfs et solitaires. Là, on ne faisait pas la guerre, mais la révolution. Par ailleurs, ne l'oublions jamais, le gouvernement républicain avait été démocratiquement élu avec l'avènement de la seconde République en 1931 et c'est bien d'un putsch militaire dont il faut parler à propos de Franco et de ses alliés du premier jour, Mussolini et Hitler, tandis que les démocraties occidentales, Angleterre et France en tête, baissaient leur culotte, il est vrai pour des raisons différentes... Et puis, après les exploits surhumains sur les champs de bataille, il y eut l'exil, l'humiliation des camps de concentration français, le deuil. Mon père ne s'en est jamais remis. Il est mort jeune, à soixante-sept ans. Bien qu'il eût trouvé auprès de ma mère un nouvel amour et une espérance de survie, je suis convaincu aujourd'hui que la vraie raison de son déclin et de sa disparition fut encore et toujours liée à son passé en Espagne.

Vous êtes de la génération qui a hérité de cette période. Y a-t-il un manque, une fragilité, provoquant un désir de « revanche » en d'autres lieux ou domaines – artistique, intellectuel, professionnel – qui vous ont conduit à votre parcours en littérature ? Pensez-vous que votre filiation a orienté votre démarche créatrice et si oui, dans quelle mesure ?

Vous parlez d'un héritage. Oui, mais en creux. Quand on est le fils d'un réfugié politique, on est à la fois le fils de quelqu'un d'extraordinaire et le fils de personne. Relégué dans l'ombre d'une mémoire et d'une identité perdues. J'essaie dans mon roman, *Des gifles au vinaigre*, de rendre compte de ces ambiguïtés sur lesquelles, bon gré mal gré, je me suis construit. La transmission n'est jamais évidente dans ces cas-là. Lors de mes rencontres avec des lecteurs issus eux-aussi de l'immigration de la Retirada

– et notamment dans votre librairie de Royan –, je me suis aperçu que je n'étais pas le seul à avoir connu, enfant et adolescent, le poids de cette chape de plomb qui ensevelissait sous les non-dits, les silences lourds de sens ce que mon père pouvait avoir à dire ou à cacher sur ce qu'il avait vécu. J'ai eu beaucoup de mal – comme jamais auparavant en écrivant – à vaincre dans ce livre la peur, non seulement de trahir sa parole, mais de m'arroger le droit, celui de l'écrivain, de combler les trous, d'imaginer tout simplement. Vous parlez de « revanche ». Je crois en effet que, depuis toujours, depuis ma tendre enfance – heureuse, cela dit –, cela a bien été un enjeu. Inconscient au début, certes. Un appétit de la vie, la nécessité de la réflexion et de l'engagement social et politique, avec ce bonus de l'héritage : sans illusions, en toute lucidité. Et puis, plus simplement, je suis né multiculturel, comme on dit de nos jours. Trilingue, cosmopolite, voyageur... C'est cette ouverture qui m'a conduit à aimer les écrivains étrangers et à les publier quand j'étais éditeur. Et aussi, à me sentir, moi, un écrivain international, hors des cadres stricts de l'Hexagone.

La recherche des traces, des racines, vous a-t-elle conduit à des rencontres littéraires fondatrices ? Par exemple, vous souvenez-vous de votre réaction à la lecture de *L'Espoir* de Malraux, ou encore de Georges Orwell dans son *Hommage à la Catalogne* ? Parmi les romans emblématiques sur cette période, quels sont ceux qui vous paraissent personnellement les plus pertinents et dont vous estimez la contribution indispensable ?

Le problème, c'est que précisément, j'ai dû me débarrasser de toutes ces influences possibles avant de pouvoir me mettre à cet ouvrage. Bien sûr, j'avais tout lu, vu tous les films, et surtout étudié les livres d'histoire, notamment ceux des historiographes espagnols de la jeune génération qui ont pu enfin avoir accès aux archives. Mais cela ne suffisait pas. Contraint par la présence tutélaire du père, j'avais à me soumettre à un impératif intérieur, celui de

trouver cette « voix » unique sans laquelle aucune entreprise romanesque n'a de raison d'être. Cela dit, oui, j'ai lu le Malraux de *L'Espoir*, qui pose si bien la question de « l'être et du faire ». Ramón Sender, Camilo José Cela (*San Camilo 36*), Orwell – cela va de soi –, Dos Passos (*Adventures of a Young Man*), Hemingway et puis surtout les grands poètes Federico García Lorca (assassiné par les phalangistes dès les premiers jours de la guerre civile), Rafael Alberti, Antonio Machado (« Il vaut mieux être à la hauteur des circonstances qu'au-dessus de la mêlée »), ou Miguel Hernandez... Peu avant sa mort, Lorca écrivait : « La poésie est une chose qui vit dans la rue. »

À vrai dire, en littérature, ce sont avant tout les références marginales qui m'ont paru les plus significatives. Je n'en mentionnerai ici que deux. *Stiller*, tout d'abord, le sublime roman de Max Frish. *Stiller* n'est pas un héros. Il a combattu dans les Brigades internationales, mais sans éclat. Le mythe s'effrite. Dominent la fracture existentielle, le doute métaphysique. Nous n'écrivons pas l'histoire, dit-il, nous la faisons... Et puis, évidemment, le demi-frère du consul, dans *Au-dessous du volcan* de Malcolm Lowry, qui vient de le rejoindre à Cuernavaca au Mexique, après quelques actes héroïques sur le front républicain espagnol, un peu trop matamore pour être tout à fait honnête. On peut souligner toutefois que, depuis une vingtaine d'années, une plus jeune génération d'écrivains espagnols s'est attelée au sujet, après des décennies de silence ou de littérature de l'exil. Il y a eu Javier Cercas (*Les Soldats de Salamine*), Almudena Grandes (*Le Cœur glacé*), entre autres. Mais je pourrais surtout citer tous les romans d'Antonio Soler, parce qu'ils n'affrontent pas forcément la question en direct, même si l'écho en est toujours somptueusement assourdissant.

Quel regard portez-vous sur les tentatives de réactiver la mémoire des exactions passées, après des années de silence officiel ? Dans votre dernier livre, vous vous défendez d'avoir voulu faire un livre sur la guerre d'Espagne. Toutefois, par sa construction et sa démarche, votre « roman » évoque de multiples aspects – politique, humain, générationnel, historique –, pointant la difficulté de la reconstruction intime face à l'écrasante domination des faits historiques. Diriez-vous comme en 1980 que « l'essentiel reste à redire et à refaire » ?

En effet, c'est le grand débat de la mémoire historique. Qu'on le veuille ou non, l'Espagne de 2011 est encore partagée, divisée au plus profond, entre ceux qui prêchent l'oubli et ceux qui réclament dignité et justice contre les crimes franquistes. Savez-vous combien de républicains furent fusillés dès le mois de février 1937 dans la seule ville de Malaga ? Plus de quatre mille. Sans parler des dizaines de fosses communes avec leur cortège funèbre de cadavres non identifiés découvertes peu à peu à travers le pays... Le juge Garçon, qui a osé ouvrir le débat, est en train de payer très cher son action. Peut-être, dit-on, n'est-il pas personnellement inattaquable, mais peu importe : l'essentiel reste que les choses soient dites, d'une manière ou d'une autre. C'est l'unique façon dont l'Espagne, et donc le monde occidental tout entier, pourront enfin se libérer à jamais de leurs vieux et troublants fantômes.



Tony Cartano, *Des gifles au vinaigre*, Albin Michel, 2010

La guerre d'Espagne, les trahisons, la défaite. Des « gifles au vinaigre », on en prend toute sa vie. Encore faut-il avoir l'énergie et la volonté de les surmonter. Le père de Tony Cartano était l'un de ces anarchistes espagnols défaits et déçus, luttant puis passant la frontière en février 1939, et « accueillis » par la gendarmerie française. *Hostias en vinagre!*, une expression de colère et d'indignation dont le père usait pour clamer sa révolte. Tony Cartano mêle habilement les narrations et les périodes de l'histoire, mettant en perspective deux générations séparées par le traumatisme de la Retirada. L'alternance des époques relie les strates de la mémoire en action dans ce récit bouleversant d'humanité qui tisse les liens entre l'intime et l'événement historique. Cherchant dans son passé et dans la fiction de l'imaginaire, Tony Cartano reconstruit la vie de son père, ce héros... et bâtit la sienne.



La mémoire familiale comme héritage fondateur

Entretien
avec Roberto Castillo
par Patrick Frêche

Roberto Castillo est fils et petit-fils de républicains et anarchistes espagnols. Sa mémoire familiale et ses racines plongent dans un siècle d'idéaux et d'utopies, de guerres et de défaites, de combats et de renoncements. Cette guerre, c'est aussi l'exil et ses lendemains. Nous avons voulu connaître auprès de lui, grand lecteur, comment la culture, donc la littérature – celle sur la guerre d'Espagne mais pas seulement –, avait contribué à la (re)construction de l'identité des exilés et de leurs descendants.

Vous êtes né en France. Comment votre histoire familiale et votre culture d'origine ont-elles survécu au cataclysme de la Retirada ?

Peut-être faut-il préciser que l'exil espagnol fut de deux natures. Économique et politique. Le premier fait partie de ces mouvements d'émigration dont la raison principale était l'absence de main-d'œuvre masculine après l'hécatombe de la Grande Guerre. Nombreux furent les bras qui vinrent d'Espagne dans les années vingt pour les usines et les campagnes françaises. Mon grand-père maternel fut de ceux-là, en raison de son engagement anarchiste qui lui fit rompre avec sa famille bourgeoise et le conduisit d'Espagne en France après quelques années en Argentine. Lettré, anarcho-syndicaliste, il est le premier pilier de la mémoire familiale. L'exil politique massif de février 1939, après la Retirada, est celui de mon père qui arrive à dix-huit ans en France, condamné à mort par les franquistes, après trois ans de guerre aux côtés des républicains. Lui est communiste, et traité comme tel par les autorités françaises. Pris par le STO, il s'évade et rejoint le maquis du Gers jusqu'à la fin de la guerre. Puis c'est la tentative de reprise de la résistance à Franco – Operación Reconquista de España au val

d'Aran –, à laquelle il participe, tentative avortée et sans lendemain.

« Un vaincu ne parle pas ! » La famille, dont une partie est en Espagne, est coupée « par la prière et la politique ». Second pilier, moins loquace. Ma mémoire et ma culture vont se forger entre militantisme et littérature.

Nous y arrivons. Français à l'école de la République, mais Espagnol de cœur ?

Pas si simple, car se mêle à cela le militantisme communiste et anarchiste dans lequel notre famille baigne en permanence. Ma jeunesse, c'est la vente du muguet au 1^{er} mai et les premières lectures, c'est par le PC et ses revues comme *Mundo obrero* (*Monde ouvrier*) qu'elles m'arrivent, car si mon grand-père était lettré, ce n'était pas le cas de mon père qui n'avait guère eu le temps de traîner à l'école. Les livres et une bibliothèque n'apparaissent vraiment que vers 1970. Plus tard, il lira tout ce qu'il pourra trouver comme analyses de la guerre d'Espagne, en français et en espagnol.

Bien que les livres mettent du temps à s'installer dans la maison, le journal *Mundo obrero* arrive régulièrement et *L'Humanité dimanche* fait partie des hebdomadaires qui étaient lus. La faible scolarisation de mes parents fera qu'ils devront réaliser la synthèse de nos apprentissages scolaires et des besoins de la vie quotidienne. Mais cette faible culture livresque était compensée par les savoirs de base, *Don Quichotte* et García Lorca, qui étaient connus de mes parents. Parfois, au cours de fêtes, nous pouvions entendre mon père les réciter...

Identité d'exilé et conscience politique sont-elles très liées pour vous ?

Selon Igonet-Festinger¹, « la politique constitue pour les exilés une ressource symbolique prédominante et un primat essentiel dans la définition de soi ». La politique était le lien qui raccrochait les Espagnols à une histoire mythifiée. En France, même après les

échecs des combats sur le terrain, la lutte devait continuer. Elle se traduisait par la participation des réfugiés aux mouvements représentatifs des exilés, les partis politiques et leurs instances au sein du gouvernement en exil. Ces organisations politiques devenaient la patrie de substitution des exilés². Mais cette vie militante était constamment interrogée par l'intégration de l'Espagne dans le monde occidental. Cette reconnaissance de l'Espagne franquiste par les gouvernements de l'Alliance atlantique hypothéquait pour les réfugiés politiques le rêve de retour. Nous, les enfants de la deuxième génération, nous aurons beaucoup de mal à nous situer dans l'échiquier politique. Profondément politisés, nous n'avons jamais supporté les problématiques des appareils et sommes restés en marge. Cette participation politique se transformera en modèle culturel, seule façon de préserver notre personnalité et de perpétuer des traditions, non plus celles de la république espagnole, mais celles plus large de l'homme espagnol.

La culture de l'exilé, c'est quoi ?

Elle se rencontre dans les gestes de la vie quotidienne, dans la langue espagnole, parlée à la maison, les habitudes alimentaires, les fêtes et autres manifestations dont l'événement principal restait la fête des espagnols organisée par le CNT³. Tout le monde y participait, quelles que soient les idéologies ! Il y avait aussi la scolarisation, élément fondamental de l'intégration. Les enfants étrangers ne pouvant bénéficier de bourses d'études, la naturalisation sera donc une réponse au désir d'apprendre. Selon une étude faite par le PCE, sur 59 000 enfants espagnols, 20 000 suivent des études secondaires en 1980⁴, ce qui nous amène, correction faite de l'évolution entre 1960 et 1980, à dire que nous étions en situation privilégiée. L'accès au savoir permettait à la fois de sortir de la condition de pauvreté, mais aussi de se distancier des « attitudes d'attribution⁵ » que l'identité d'exilé nous conférait au regard des autres populations.

L'accès au monde du travail nous permettra de constituer la première bibliothèque dont mon père, autodidacte, deviendra très friand, consacrant à la fin de sa vie plusieurs heures par jour à la lecture. Pour ma part, bien sûr, il y eut les incontournables, *L'Espoir*, pour la mémoire, *L'Étranger* et *L'Insurgé* pour l'identité. Et aussi Lorca, Unamuno, Goytisolo plus tard. Pourtant, le souvenir le plus marquant est sans doute la lecture du *Quichotte* en espagnol...

Et au-delà de ces premières lectures, comment la recherche des informations historiques et politiques s'établit-elle ?

Les lectures suivent le processus d'intégration, puis le processus de recherche identitaire et enfin la construction de la double identité. La première période m'amènera à étudier à la fois les questions de l'exil et les questions de l'intégration. Dans la bibliothèque de mon père qui est restée dans la maison familiale trônent les cinq tomes de *Guerre et révolution* en Espagne de Raphael Sanchez ; c'est toujours un moment d'émotion de feuilleter l'un de ces ouvrages.

Pour l'étude de cette période, on peut lire en français, *Les Camps du mépris des chemins de l'exil à ceux de la résistance* de René Grandio, Jacques Queralt et Xavier Febrès (Trabucaire, 1991) ainsi que *Les Camps sur la plage, un exil espagnol* de Geneviève Dreyfus-Armand et Emile Temime (Autrement, 1995). Quelques livres indispensables comme *Histoires intimes de la guerre d'Espagne* de Patrick Pépin (incluant des témoignages audio, Nouveau Monde éditions, 2006) et bien entendu *La Guerre d'Espagne et ses lendemains* de Bartolomé Bénassar (Perrin, 2005).

Des livres de photos complètent cette liste, tels que *Exil. Témoignages sur la guerre d'Espagne, les camps et la résistance au franquisme* de Progreso Marin (Loubatières, 2005) et *Agusti Centelles, 1909-1985* (Actes Sud, 2009). Enfin *Février 1939, la Retirada dans l'objectif* de Manuel Moros (Mare Nostrum, 2009).



Une fois cette étape de recherche factuelle accomplie, c'est vers des écrits relatant des analyses des deux principaux mouvements, anarchiste et communiste, que se porteront mes efforts de reconstruction. Paul Preston, Frank Mintz, José Peirats, Manuel Vázquez Montalbán, Abel Paz, Hans Magnus Enzenberger, Armand Gatti participent à cette élaboration de ma culture politique. Bien entendu, je ne peux manquer de mentionner les apports de Jorge Semprun, sa qualité d'homme et d'écrivain. Ensuite viendra une période de trouble, avec l'arrivée de la démocratie, c'est une phase d'attente et d'observation. Toutes les informations ne parviennent pas jusqu'à nous. Des ouvrages en espagnol (*Todos al suelo*, qui relate la tentative de coup d'État du général Tejero) seront repris par les auteurs de littérature romanesque et traduits en français comme par exemple *Anatomie d'un instant* de Javier Cercas. Actuellement en Espagne, un mouvement de la mémoire historique (Ley de Memoria Histórica) permet à de nouveaux auteurs du roman espagnol contemporain d'écrire cette histoire vue de l'autre côté des Pyrénées. On mentionnera *Maquis* de Alfons Cervera (La Fosse aux ours, 2010), le *Cortège des ombres* de Julián Ríos (Tristram, 2008), ou *L'Ombre du vent* de Carlos Ruiz Zafón (Grasset & Fasquelle, 2004). Le roman de Almudena Grandes, *Le Cœur glacé* (JC Lattès, 2008), a reçu un bon accueil et nous attendons la traduction de *Inés y la alegría*, qui présente une version romancée de la tentative de reprise de pouvoir par une poignée de guérilleros par le val d'Aran, à laquelle mon père a participé. L'histoire intime rejoint l'histoire tout court...

mai-juillet 2011, Cozes

- 1 — Ana Vasquez, *La Malédiction d'Ulysse*, L'Harmattan, 1988.
- 2 — C. Weil, *De l'exil à la Résistance : réfugiés et immigrés d'Europe Centrale en France (1933-1945) : colloque international, Centre de recherche de l'Université Paris VIII, Institut du Temps présent (CNRS)*, Paris, éditions Arcantère, 1989.
- 3 — CNT, Confédération nationale du travail, syndicat anarchosindicaliste et syndicaliste révolutionnaire.
- 4 — Journées du PCE en France. « L'heure de la seconde génération », série document n° 2, 1982.
- 5 — E. Goffmann, *Stigmaté*, Minuit, 1975.

La mémoire

partagée, au-delà des liens du sang et des frontières

Entretien

avec Jean-Claude Tardif

par Patrick Frêche

Jean-Claude Tardif est né à Rennes en 1963.
Il est l'auteur de *La Nada*, *Le temps qu'il fait*, 2009.

{ Jean-Claude Tardif, ce livre est un hommage à votre grand-père adoptif, Antonio Sorondo.

Oui, ce livre essaie de rendre hommage à ce grand-père qui m'a élevé, qui m'a donné une éducation et des valeurs morales tout au long de l'enfance. Basque espagnol, il est arrivé en 1946 en Bretagne, il y a rencontré ma grand-mère. C'était un grand-père d'expérience, le seul que j'aie jamais connu ; entre nous pourtant, aucune obligation, nul livret de famille. Ce livre, c'était ma façon de le mener un peu plus loin, et avec lui. Je voulais saluer ceux qui, comme lui, avaient combattu tous les fascismes de cette époque. J'avoue que j'avais peur à la sortie du livre d'avoir trahi son souvenir et peut-être de ne pas être respectueux à l'égard des survivants. Il se trouve que lors des rencontres qui suivirent la sortie de *La Nada*, j'ai pu avoir le témoignage de quelques-uns d'entre eux ; nous avons échangé, et ils m'ont confirmé que je n'avais ni trahi ni falsifié les faits et cela m'a beaucoup touché, rassuré aussi.

{ Cette connaissance de l'histoire, des événements, des drames, comment s'est-elle construite en vous ? Comme je l'ai dit, j'ai été élevé par mes grands-parents pendant mon enfance, à Rennes. À l'époque, la campagne n'était jamais bien loin. De milieu modeste, on vivait dans des baraquements de réfugiés et j'allais souvent marcher de longues heures avec lui dans les champs ou ramasser des escargots dans la campagne. Mon grand-père me racontait des histoires, des mots sortaient, même s'il parlait fort peu de ce qu'il avait vécu ou par ellipses, par comparaisons ; le silence aussi peut-être une parole. Quand on est un enfant, on absorbe tout cela sans y penser, puis un jour, cela ressort comme l'eau qui sourd de la pierre. Les nouvelles me sont venues de lui ou d'autres personnes comme doña Lobos, par exemple. Peut-être aussi comme un besoin d'exorciser quelque chose dont je n'avais pas conscience, la présence d'un pays que je commence à connaître et que j'aime. Pour le saluer aussi, lui, ce qu'il était, et tous ceux qui se sont battus de 1936 à 1946 et que la France a remerciés avec 50 francs et deux paquets de cigarettes. Mon grand-père est mort en 1991 d'un cancer du fumeur, pied de nez de l'histoire et de la vie...

} Et vos racines littéraires, d'où viennent-elles ?

Les écrivains que j'aime, ce sont : Henri Thomas, Jean-Claude Pirotte, Marcel Moreau, André Hardelet, mais aussi André Dhôtel et Marcel Béalu – la liste n'est pas exhaustive. C'est ma couleur, ma « famille » – du moins je l'espère. D'où ma joie d'être aux éditions Le temps qu'il fait, chez Georges Monti.

} Et du côté espagnol ?

Bien entendu, *L'Histoire des Espagnols* de Bartolomé Bennassar (Armand Colin, 1985), et aussi les livres de Manuel Chaves Nogales, Miguel Delibes, Max Aub... Avec Nogales, bourgeois, on est dans une autre vision, pas trop manichéenne ; c'était important pour moi, cette distanciation, car rien n'est encore réglé, les cicatrices sont là, ouvertes. Je n'en veux pour exemple que l'écho qu'a reçu dans les journaux l'information selon laquelle on avait identifié les hommes qui avaient fusillé Federico García Lorca. Il y a peu une amie écrivaine avec qui j'évoquais cette période m'a dit : « On n'était pas du même bord » (son père était officier sous Franco). Mais pour moi, le problème n'est plus là ; pourtant, cette histoire ne passe pas. On a préféré l'amnésie à la plus petite part de vérité. Alors, si je parviens à travers ces nouvelles à toucher des gens, faire que d'une histoire personnelle, on aille vers une mémoire collective, j'en suis et j'en serai très heureux...



Jean-Claude Tardif,
La Nada, nouvelles pour l'Espagnol,
Le temps qu'il fait, 2009



L'Espagnol pour qui Jean-Claude Tardif a écrit ces nouvelles est son grand-père adoptif, Antonio, qui l'a élevé pendant une dizaine d'années. Pas une goutte de sang espagnol ne coule dans ses veines, mais Jean-Claude Tardif a reçu le témoin de cette mémoire étrangère. Dans une langue très pure, ces six nouvelles couvrent les multiples aspects de la transmission, du souvenir, de la mémoire et de la tragédie. Que le narrateur soit l'Espagnol ou l'enfant, et même un corps enseveli, l'humanité du regard sur le monde et les hommes touche au cœur. Pas de vengeance, pas de parti pris, seulement une grande tendresse, une lancinante tristesse et un oubli qui ne vient pas.

Recuperación de la memoria histórica

Anne Maro

Anne Maro vit entre le Vercors et la Chartreuse.
Elle a publié en août 2011 son premier roman,
Solution terminale (Champ Vallon).

Je reçois régulièrement des nouvelles de cette magnifique association espagnole qui envoie des bataillons passionnés d'archéologues (ce mot me semble terriblement anachronique) rechercher les ossements de républicains fusillés à l'orée des bois, à l'entrée des villages, pour essayer d'identifier des hommes et des femmes abattus comme des chiens par les franquistes, avec la bénédiction de l'Église. J'ai eu l'immense chance de ne pas avoir de fusillés dans ma propre famille, car on avait encore un peu de scrupule, dans certaines villes de province, au moment de fusiller les grands bourgeois. On craignait leurs relations. On leur réservait un traitement de faveur d'une cruelle sournoiserie. On préférait les étouffer lentement. On laissait croupir les fils intellectuels dans des prisons insalubres et des camps de travail, de véritables camps de concentration. On avait plaisir à ruiner les parents en les empêchant de travailler, en les spoliant, en les volant, en les accablant d'amendes, en mettant à sac leurs maisons. On humiliait les jeunes sœurs, en les tirant de leur lit en pleine nuit, en les traînant parfois au commissariat. On excluait des écoles les plus jeunes, qui ne savaient pas chanter « Cara al sol ». Les grands frères avaient fait le mauvais choix, ils avaient trahi leur classe. Tous devaient expier leurs fautes. Leurs péchés. N'être plus rien. Les enfants de républicains espagnols portent en eux un désespoir et un abandon que seuls les enfants d'autres républicains peuvent comprendre. Nous avons le même regard et la même voix lorsque nous parlons de nos parents passant les Pyrénées à pied, accueillis comme des malpropres par les Français, enfin, par certains Français. Ce déséquilibre de ne pas savoir d'où nous sommes, ce sentiment, finalement, de n'être de nulle part. D'appartenir à l'histoire.

Lorsque j'en rencontre un, sans m'en rendre compte, je me mets à parler en espagnol. Comme si cette langue, fossilisée, arrêtée à la frontière à partir de 1939, en 1947 pour mes parents, était là, tapie dans l'ombre de nos mémoires, inscrite en lettres de sang, pour nous rappeler jusqu'à la fin des siècles que nos familles ont été sacrifiées.

Je peux vous raconter en détails tout ce que mon père et les siens ont subi.

Je pourrais vous parler du mal de vivre de tous ces enfants d'Espagnols qui mourront eux aussi l'âme en exil alors qu'ils sont nés ici, dans un pays choisi par leurs parents souvent parce qu'il était celui de Voltaire. Par contre, je ne sais pas si je pourrais l'écrire. On ne peut pas écrire en se tordant les mains, les larmes aux yeux. En sentant dans sa gorge un cri contenu depuis si longtemps. Un cri que personne n'a jamais voulu entendre : pas même nous.

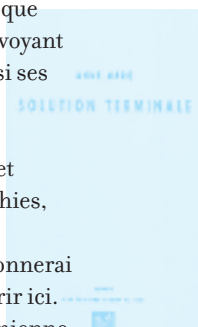
En voyant le cercueil de mon père recouvert du drapeau de la République espagnole, j'ai senti que ma douleur était neutralisée par l'indignation. J'ai voulu que l'on sache qu'un jeune homme qui n'avait pas vingt ans avait sacrifié sa vie à ses idéaux. Qu'il a refusé d'entrer dans le rang à sa sortie des camps, en 1943, et a combattu le nazisme : qu'il a fait bien plus pour la France que certains Français. Et qu'il est mort, attristé, en voyant ce qu'était devenu le monde, en se demandant si ses engagements avaient eu un jour du sens...

Rongé par le doute et la culpabilité.

Je porte en moi les ossements de mon enfance et la marque indélébile de toutes les jeunesses trahies, tuées sommairement, enfouies dans les fosses.

Je n'ai que faire des réconciliations. Je ne pardonnerai jamais à ceux qui ont obligé mes parents à mourir ici. Leur histoire fut brutalement interrompue, la mienne n'est pas finie. Il faudrait déjà que j'exhume les restes de ma colère ; cette colère, que j'ai transmise à mon fils, qui voit son grand-père aviateur comme un « phare » dans sa vie.

Tous ses petits-enfants, ses arrière-petits-enfants savaient que son avion était un Polikarpov I 15, un « Chato ».



Michèle Bayar

☆ *Un figuier venu d'ailleurs. La Retirada.* Oskar jeunesse, coll. « Histoire & société », 2009
Traumatisme d'un peuple et d'une génération, la Retirada est la fuite ou la retraite devant les forces franquistes et le début de l'exil. Cette mémoire ne se transmet pas naturellement et le petit Jordi est plus intéressé par les guerres virtuelles de sa console de jeux que par les souvenirs de sa grand-mère, qui le « gave » avec ses histoires ! Mais quand le réel bascule dans le fantastique et que le cauchemar du passé reprend vie, alors Jordi doit se plonger dans cette histoire qui est aussi la sienne. Habile construction pour capter l'attention d'un jeune lectorat sur une période qui peut lui sembler bien lointaine et étrangère.



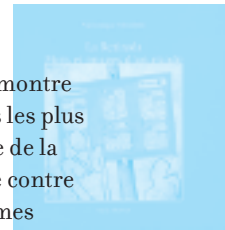
Valentine Goby et Ronan Badel

☆ *Antonio ou la résistance.* Autrement Jeunesse, coll. « Français d'ailleurs », 2011
La force du dessin accompagne ce nouvel album de la collection « Français d'ailleurs ». L'internement et les conditions abominables dans lesquelles les réfugiés espagnols furent parqués par le gouvernement français après avoir fui l'Espagne de Franco, tels sont les points de départ de cette histoire de regroupement familial, de tendresse, de révolte. Puis le récit s'éclaire, les individus regagnent leur dignité, la solidarité apparaît entre les hommes et la résistance à l'occupant et à l'oppression s'organise. Comme d'habitude, Autrement nous livre un ouvrage bien documenté et convaincant.



Véronique Moulinié

☆ *La Retirada. Mots et images d'un exode.* Carae Hésiode, 2009
C'est un livre magnifique et émouvant qui montre comment, malgré l'absence des conditions les plus élémentaires pour leur survie et la violence de la répression, les réfugiés espagnols ont lutté contre le désespoir en dessinant, en écrivant poèmes et chants, en fabriquant des traces de leur culture naissante de réfugiés. On est fasciné par la démonstration de cette capacité créatrice d'une communauté meurtrie mais vivante et fière. Une leçon de dignité.



Serge Mestre

☆ *La Lumière et l'Oubli.* Denoël, 2009
Roman à la construction temporelle complexe, de 1953 aux années quatre-vingt-dix, *La Lumière et l'Oubli* nous raconte la vie d'Esther et de Julia, toutes deux filles de républicains espagnols ayant subi l'enfermement dans un couvent espagnol sous le régime franquiste. D'une époque à l'autre, au gré des souvenirs et des réminiscences des personnages, le roman dévoile des pans entiers de l'histoire espagnole, totalement occultés par le discours officiel. On sera notamment horrifié par le rôle joué par l'Église et les établissements religieux auprès d'enfants martyrisés. Réfugiées en France, bien des années après, les deux jeunes filles retrouvent ainsi la mémoire d'un passé tragique et le secret de leurs origines.



Mémoire

de femmes

Elles sont romancières, combattantes,
photographes, personnages de romans.
Des voix et autant de figures incontournables
pour rendre compte de ce que vécut l'Espagne
à partir de 1936 et du changement social
et politique qui s'opéra quant à leur rôle
dans la société après 1939.

Du côté des romancières

De l'intérieur ou de l'exil, d'hier ou d'aujourd'hui, la guerre civile traverse leur histoire et leur univers romanesque. Ce sont des voix singulières... en voici quelques-unes.

Ana María Matute 1925-

Membre de la Real Academia Española, elle a reçu le prix Cervantes – une des plus hautes distinctions des lettres hispaniques – en 2010 pour l'ensemble de son œuvre. « Celui qui n'invente pas, ne vit pas », a-t-elle déclaré lors de la remise du prix. On l'imagine donc pétillante de malice, généreuse, ambassadrice du monde de l'enfance et des contes non édulcorés.

Avec la complicité de l'agence barcelonaise Carmen Balcells, Ana María Matute a accepté de nous en dire plus sur son travail.

En tant qu'écrivain, comment la guerre a-t-elle marqué votre œuvre ? Est-ce pour vous un thème important ? « Un démon » à neutraliser, ou qui s'insinue de manière indispensable et naturelle dans vos livres, notamment à travers le prisme de l'enfance ?

Lorsque je fêtais mes onze ans (le 26 juillet 1936), la guerre civile espagnole éclata. Cet événement me marqua profondément, laissant une forte empreinte dans ma vie. Nous sommes toujours marqués par l'enfance : d'une manière ou d'une autre, il est indéniable que cette guerre « incivile » (comme certains la nomment de façon très juste) eut un impact presque traumatisant dans la vie d'une fillette bourgeoise qui n'avait deviné et aperçu le monde que par le chas d'une aiguille. C'est ainsi que de créature surprotégée, je me retrouvai nez à nez avec un des aspects le plus cruel et brutal – mais aussi fascinant – de la vie.

Et comme j'étais un écrivain « de personne » (j'ai écrit mon premier conte à l'âge de cinq ans), il n'est pas étrange que toute la première partie de mon œuvre soit imprégnée par cet effroyable et hallucinant événement.



Que pensez-vous de l'évolution de la société espagnole de ces dernières années cherchant à faire la lumière sur une vérité historique escamotée et retouchée ? L'écriture est-elle une façon de lutter contre l'oubli ? Un devoir de mémoire ?

Je ne suis pas partisane de raviver les haines, surtout lorsque nous tous, Espagnols, voulons la paix. Mais cela ne signifie pas oublier une leçon si durement apprise. Ce n'est pas lutter contre l'oubli : se souvenir est inévitable, et la seule lutte que j'approuve est celle qui va à l'encontre des fausses interprétations des faits. Quand j'écris, je ne pense qu'à mon livre. La littérature fait partie de ma vie.

☆ *Paradis inhabité*, Phébus, 2011

(traduit de l'espagnol par Marie-Odile Fortier-Masek)

L'histoire d'Adriana, petite fille de six ans dans le Madrid bourgeois des années vingt, est un hymne à l'enfance, à l'imagination, au monde des livres et des mots, à l'amour. L'émotion est là, qui nous hypnotise à chaque page, faite de tendresse mais de peurs aussi. Adriana est une rebelle, solitaire et maligne, peuplant ses jours de fantaisie et d'histoires, trouvant refuge auprès de ceux qui travaillent côté dépendances et cuisine, et de sa tante, l'originale de la famille. Et si elle quitte peu à peu le monde de l'enfance, elle garde une belle distance avec ce monde des « géants » fait de ruptures et d'interdits : la séparation des parents, la rigidité de l'école catholique, l'interdiction de fréquenter son voisin Gavi, un brin bohème, dont la mère est une danseuse russe.

Un monde clos et protégé qui pourtant laisse filtrer les rumeurs du dehors. Et l'on entrevoit les dernières années de la République et peu à peu celles de la guerre. Les échos de celle-ci se font de plus en plus pressants, dévoilant « des temps difficiles », le déchirement et les oppositions politiques entre frères d'une même famille et la découverte de la mort. Ce sont des thèmes récurrents dans les tout premiers romans d'Ana María Matute, vus à travers le regard d'un enfant qui essaye de comprendre cette guerre.

On y devine presque une autobiographie imaginaire... mais plus encore, un livre initiatique où Alice se retrouve de l'autre côté du miroir en compagnie de Peter Pan.

En 1993 est publié en Espagne *Luciérnagas (Lucioles)*, version revue par Ana María Matute d'un roman paru initialement en 1955 sous le titre *En esta tierra (Sur cette terre)* dans une version expurgée en raison de la censure. Nous retrouvons dans ce roman des thèmes comme la perte de l'innocence, d'adolescents découvrant le monde des adultes, mais surtout celui de la guerre civile, avec son lot de haines, d'assassinats, de douleurs et de défaites. Considéré par beaucoup comme l'un des meilleurs romans sur la guerre, nous espérons bientôt pouvoir le lire en français !

Mercè Rodoreda 1908-1983

Née à Barcelone, exilée à partir de 1939 en France et en Suisse. C'est l'une des grandes voix catalanes, dont l'œuvre s'inscrit dans les tourments historiques du xx^e siècle.

☆ *La Place du diamant*, Gallimard, 1987 (traduit du catalan par Bernard Lesfargues) (rééd. coll. « L'Imaginaire », 1996)

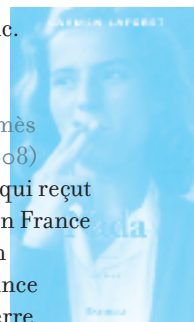
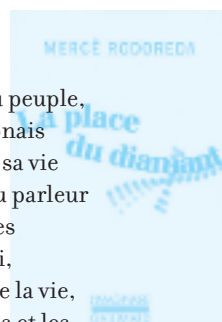
Publié en 1962, le roman de Mercè Rodoreda a été traduit dans une trentaine de langues et tient une place à part dans la littérature catalane.

C'est par le récit de Natalia, jeune femme du peuple, que nous pénétrons dans le quartier barcelonais de Gracia. Natalia nous raconte par le menu sa vie quotidienne, son mariage avec Quimet, beau parleur autoritaire et manipulateur, le travail chez les bourgeois, l'élevage des pigeons de son mari, le deuil, les petits plaisirs et les difficultés de la vie, le désespoir et la faim, les épisodes tragiques et les joies de la maternité. Un regard de femme à une époque où le pouvoir appartient tout entier aux hommes. Rythmée par la grande histoire, la République, la guerre civile puis le fascisme, la vie de Natalia est bien plus qu'un témoignage. C'est la voix de tout un peuple qui s'exprime à travers ses attentes et ses peurs. Dans une langue savoureuse, émaillée d'expressions populaires, elle nous dit l'essentiel de la condition humaine. Par son intensité, par la force des sentiments qu'il exprime, par sa dimension sociale, historique et humaine, ce grand roman est à rapprocher de *Nada* de Carmen Laforêt. Deux lectures essentielles à la compréhension de l'histoire espagnole et catalane.

Carmen Laforêt 1921-2004

Née à Barcelone, elle insuffla un ton nouveau à la littérature, accompagné d'un espoir de changement. Son œuvre fut saluée par de nombreux écrivains et un très large public.

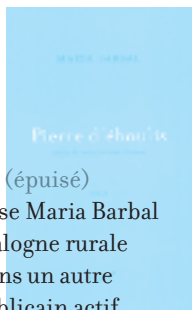
☆ *Nada*, Bartillat, 2004 (traduit de l'espagnol par Marie-Madeleine Peignot, Mathilde Pomès et Maria Guzman) (rééd. Livre de poche, 2008) Texte primordial de la littérature espagnole qui reçut le prix Nadal en 1944, *Nada* n'a été traduit en France qu'en 2004 par les éditions Bartillat. Roman mythique, il marqua le début d'une renaissance romanesque dans un pays marqué par la guerre où la condition de la femme était asphyxiante. Écrit par une toute jeune femme, il raconte l'histoire d'Andrea, jeune fille pleine d'aspirations qui



débarque à Barcelone afin de poursuivre des études. Accueillie dans sa famille proche, elle y découvre une atmosphère irrespirable dans l'appartement délabré et sordide de la rue Arribau. Les rapports entre les membres de la famille suintent la mesquinerie, la peur et la violence, à l'image de ce qui ronge la société espagnole. Andrea va se débattre pour tracer son chemin alors que tout l'accable. Malgré le désespoir, la jeune fille entre en résistance, les pires moments ne venant pas à bout de son désir incoercible de vivre.

Maria Barbal 1949-

☆ *Pierre d'éboulis*, Tinta Blava, 2004 (traduit du catalan par Anne Charlon) (épuisé)
C'est un style faussement naïf qu'utilise Maria Barbal pour cette histoire ancrée dans la Catalogne rurale des Pyrénées. Conxa part travailler dans un autre village, où elle rencontre Jaume, républicain actif. L'époque est joyeuse, le mariage a lieu, le bonheur est là. Pourtant, la guerre éclate, Jaume est emmené, puis plus tard, elle et sa famille. Les jours s'écoulent en prison sans savoir de quoi demain sera fait. Conxa sera de retour au village contre la promesse d'être une femme à « la conduite sans tache », avec ce besoin de se laver après des jours et des jours d'errance. Survient la nouvelle de la mort de Jaume... Conxa est seule pour voir les enfants grandir, se marier, enfanter. Seule pour porter le poids, le poids d'un mort sans sépulture, d'un amour trop vite brisé. La nature est là, omniprésente, personnage à part entière. Dure quand il s'agit de s'occuper des champs, belle quand elle devient refuge. Le silence aussi, ce silence qui résonne avec encore plus de force lorsqu'il se fait voix, celle de Conxa, femme de républicain, après 1939.



Almudena Grandes 1960-

☆ *Le Cœur glacé*, Lattès, 2008 (traduit de l'espagnol par Marianne Million) (rééd. Livre de poche, 2010)
« Chaque famille a une armoire fermée pleine à craquer de péchés mortels », dit l'un des personnages de cette magnifique fresque d'Almudena Grandes.

Le Cœur glacé est d'emblée plus un roman sur la mémoire de la guerre d'Espagne que sur la guerre civile elle-même, à travers l'histoire de deux familles.

Nous sommes en 2005 lorsque Alvaro fait la connaissance de Raquel, lors de l'enterrement de son père très fortuné. Une passion amoureuse les emporte. Le lecteur découvrira rapidement que les deux familles, que tout oppose, sont liées. Pour l'une, l'adhésion à la division Azul et une fortune aux origines peu glorieuses amassée sous Franco, pour l'autre l'histoire douloureuse d'une famille de républicains exilés en France.

C'est un livre ambitieux, très documenté (quatre années de recherches), une fresque d'ampleur sur l'histoire de l'Espagne, servie par une écriture fluide mais passionnée, sur les blessures de la guerre qui sont loin d'être cicatrisées... encore aujourd'hui.



Dulce Chacón 1954-2003

☆ *Voix endormies*, Plon, 2004 (traduit de l'espagnol par Laurence Villaume) (rééd. 10/18, 2006)
Si Ana María Matute fait partie des « enfants de la guerre », Dulce Chacón se disait « enfant du silence », et ses recherches furent guidées par ce besoin de connaître ce qui avait été tu, occulté, pour donner la parole à tous ceux qui l'avaient perdue, sans jamais pouvoir raconter leur histoire. *Voix endormies* est une fiction ancrée dans la réalité, celle de la prison pour femmes de Madrid, Las Ventas. 1939 : combattantes ou femmes de communistes, de maquisards, elles attendent,

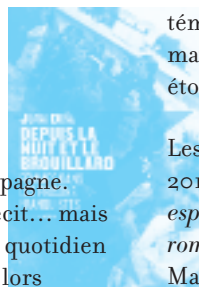


parfois la mort, parfois d'enfanter, toujours d'en sortir. Leur vie est rythmée par l'heure des visites et des nouvelles du dehors où la lutte continue dans la clandestinité. La solidarité les lie, les aide à supporter cette vie derrière les barreaux. Des histoires de vie, d'amour, de projection dans l'ailleurs, qui peut être le dehors ou l'exil... Ce sont les destins de Hortensia, Elvira, Tomasa, Reme... et des soutiens extérieurs, ceux de Pepita, doña Celia... Une langue dépouillée, dramatique, pour ce grand roman qui nous embarque dans un flot d'émotions et qui retentit tel un hommage à toutes ces femmes disparues ou à celles qui ont pu livrer leurs souvenirs à l'auteur. Le roman vient d'être porté au cinéma cet automne en Espagne par le réalisateur Benito Zambrano.

Juana Doña 1918-2003

Elle s'est éteinte le même jour que son ami Manuel Vázquez Montalbán qui avait préfacé ses livres et la considérait comme « la deuxième dame du communisme espagnol après la Pasionaria ». Dernière femme condamnée à mort, sa peine se transformera en trente ans de réclusion grâce à l'intervention d'Eva Perón.

☆ *Depuis la nuit et le brouillard, femmes dans les prisons franquistes*, Aden, 2009 (traduit de l'espagnol par Angeles Muñoz) Écrit en 1967, ce texte paraît en 1978 en Espagne. Il est écrit comme un roman, comme un récit... mais c'est surtout un incroyable témoignage. Le quotidien de la prison : violence des gardes, tortures lors du passage au ministère de l'Intérieur, description de la peur quotidienne à l'annonce des noms des condamnées à mort du jour. Des récits sur les raisons des emprisonnements, sur les arrestations, sur la famine, les répressions et sur les viols et les vols. Une voix de femme sur la condition féminine, au regard de l'histoire et de celle de l'enfermement.



Encarnació Martorell i Gil 1924-

☆ *Un regard innocent. Journal de la guerre civile en Espagne*, Métailié, 2011 (traduit du catalan par Marie Vila Casas)

Barcelone. 1936. Encarnació a douze ans lorsqu'elle commence à écrire dans un cahier. Elle le fera jusqu'en 1939... Un journal, mais ne cherchez pas de dates, ce sont les scènes du quotidien qui donneront titre aux jours. Il y en a, bien sûr : « 19 juillet. Je ne comprends pas ce qui se passe. » Puis ce sera : « distribution du pain », « les crimes du fascisme continuent », « on gagne Teruel », « résister ». Elle nous raconte : la montée en puissance des affrontements, la faim, les carences et les manques subis, la flambée des prix, les queues interminables qui l'empêchent le plus souvent d'aller à l'école, la peur face aux bombardements... Mais aussi, les scènes qui se déroulent dans la rue, violentes car c'est de survie qu'il s'agit. Ce seront aussi ses impressions devant les jeunes appelés, devant la guerre, devant la politique internationale, devant les victoires des républicains, l'avancée des fascistes... Et nous sommes troublés face à un tel témoignage, poignant et sans dramatisation, d'une rare maturité. La guerre vue depuis l'enfance, un récit étonnant, une vraie page de littérature.

Les éditions Sial ont publié en Espagne au printemps 2011 *Memoria de la guerra civil en las escritoras españolas (Mémoire de la guerre civile chez les romancières espagnoles)* sous la direction de Marina Mayoral qui constitue la première étude sur ce thème. Peut-être sera-t-elle traduite un jour ! Y figure notamment l'œuvre de Carmen Martin Gaité. Elle ne sera pas évoquée ici, mais nous tenions à la citer. La guerre n'apparaît pas en tant que telle, mais à travers l'époque de la post-guerre. Ses correspondances avec Juan Benet et Ramón Sender ont été publiées en Espagne.



Trois exemples du côté des combattantes

Dolores Ibaruri, la Pasionaria 1895-1989

☆ *i No pasarán! Appel de Dolores Ibaruri, 19 juillet 1936*, Points, coll. « Les grands discours », 2010

Fille et femme de mineurs, elle se fait connaître avec les grèves de 1917. Elle est présente lors de la naissance du Parti communiste espagnol, en 1920. Première figure communiste, infatigable militante, travaillant à l'amélioration de la condition féminine, grande oratrice, elle est le symbole de la résistance et de la combativité de l'Espagne républicaine. Députée des Asturies, elle s'exile en Russie en 1939, d'où elle devient de 1942 jusqu'en 1960, secrétaire général du PCE.



Federica Montseny 1905-1994

Si aucun de ses nombreux textes et romans n'a été traduit en français à ce jour, impossible de ne pas mentionner Federica Montseny dans ce dossier. Appelée aussi « la Pasionaria anarchiste », militante de la CNT et de la FAI, ce fut la première femme à être ministre pendant les années de la République, entre 1936 et 1937. C'est en tant que ministre de la Santé qu'elle proposa une loi sur l'avortement et qu'elle créa des centres d'accueil pour les enfants défavorisés, pour les femmes enceintes et pour les prostituées.

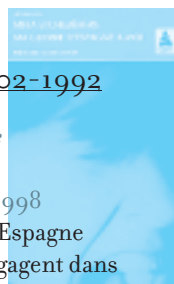
Mika Etchebéhère 1902-1992

☆ *Ma guerre d'Espagne à moi : une femme à la tête d'une colonne au combat*,

Actes Sud, coll. « Babel Révolutions », 1998

Argentine, elle arrive en juillet 1936 en Espagne avec son compagnon Hippolyte. Ils s'engagent dans les colonnes du POUM. À la mort de son compagnon en août, elle prend le fusil et se retrouve responsable de la compagnie. Elle participe au combat jusqu'au juin 1938 au sein de la 38^e brigade et 14^e division. Un des récits les plus émouvants, les plus bouleversants que l'on puisse lire, égrainé par de subtiles réflexions, et superbement écrit. La vie au fil des jours et des combats.

Anne-Marie Métaillé nous promet pour septembre 2012 un roman d'Elsa Osorio sur Mika : *La Capitana*.



Deux personnages de femmes inoubliables

Ana Non

☆ Agustín Gomez-Arcos, *Ana Non*, Stock, 1977
Ana Non, ou Ana Paücha (fille, femme, mère de pêcheurs andalous) ferme un matin à l'aube sa maison. La veille, elle a tout nettoyé, lavé et repassé, arrosé, et fait « juste un pain aux amandes, huilé, anisé, et fortement sucré. Un gâteau, dirait-elle. » Ce gâteau, c'est pour son *petit*. C'est pour l'embrasser qu'elle entreprend ce dernier voyage, sans espoir de retour, vers le nord, en longeant les rails du chemin de fer. La guerre lui a volé son mari, ses deux fils aînés, et le troisième aussi en quelque sorte, puisque ce dernier est en prison. Un long voyage... un voyage initiatique, dans l'Espagne franquiste au cours duquel elle rencontrera un chien galeux, un aveugle musicien qui lui apprendra à lire, un cirque... La route est longue, les vivres et les quelques pièces emportés avec elle s'épuisent, l'été laisse place à l'hiver, et le temps à Ana Non de nous raconter son passé.



Gerda Taro

☆ François Maspero, *L'Ombre d'une photographe, Gerda Taro*, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2006
Rencontre fantasmée entre Gerda Taro et le narrateur, rencontre fictive avec cette photographe (morte en 1937 pendant les combats de Brunete). C'est ainsi que commence ce très bel hommage à celle qui longtemps ne fut connue qu'en tant que compagne de Robert Capa. Libre portrait de Maspero, comme l'était Gerda, portrait et non biographie de cette femme et photographe surnommée « la petite blonde ». L'époque est évoquée à travers les intellectuels que croise Gerda : le couple Alberti, Dos Pasos, Hemingway, Orwell, Reed. C'est aussi l'occasion pour l'auteur d'interroger le rôle du photoreporter, et celui de l'image. Une balade dans l'Espagne de 1936 tout en émotion.



Une

mémoire

venue

d'ailleurs

La guerre vue ou vécue par les étrangers

De nombreux intellectuels et artistes s'engagèrent à cette période dans les Brigades internationales. Le monde entier était attentif à ce qui s'y déroulait. En avril 1937, pour la première fois, toute une ville civile est rasée : Guernica.

De partout affluaient des aides faisant de l'Espagne le nouvel échiquier sur lequel les différentes grandes puissances manœuvraient. Le monde, et avec lui les intellectuels, se départagea entre fascistes et antifascistes. Les écrivains de toutes nationalités présents sur le front en firent des romans, ou des récits.

En France, il y eut Simone Weil, André Malraux, Georges Bernanos, côté républicain, ou Paul Claudel, Robert Brasillach, Pierre Drieu La Rochelle côté franquiste.

Mais il y eut aussi des Britanniques, des Américains, des Russes, des Allemands, des Italiens : W. H. Auden, Stephen Spender, Arthur Koestler, Georges Orwell, Ernest Hemingway, John Dos Passos, John Steinbeck, Richard Wright, Ilya Ehrenbourg, Klaus Mann, Brecht, Leonardo Sciascia, Elio Vittorini...

Une fois la guerre finie, et ce jusqu'à nos jours, la littérature mondiale continue de s'en emparer. Serait-elle devenue légende ? Est-ce le résultat des recherches historiques présentes, l'ouverture des archives ? Ou le besoin de dire, de transmettre, de fouiller dans les plis et replis de la mémoire ? Comme si l'engagement des intellectuels de l'époque avait saisi la mémoire collective.

Leonardo Padura

☆ *L'Homme qui aimait les chiens*, Métailié, 2011
(traduit du cubain par René Solis et Elena Zayas)
Leonardo Padura, auteur cubain, plus connu pour ses polars et son inspecteur Mario Conde, nous invite cette fois-ci à saisir à bras-le-corps les turbulences du xx^e siècle... Nous sommes à La Havane, en 2004, en compagnie d'Iván, écrivain raté, qui va nous embarquer dans une véritable machine à remonter le temps ! Iván croise un homme accompagné de deux somptueux lévriers barzoï sur une des plages de La Havane. Au fil de leurs rendez-vous, il lui livrera ses souvenirs et l'histoire d'un certain Mercader, assassin d'un certain Trotski. Leonardo Padura nous conduit de la révolution russe à la guerre d'Espagne en passant par Paris et le Mexique de Frida Khalo, de Trotski à son assassin, avec l'ombre planante de Staline... sans oublier bien sûr le Cuba d'aujourd'hui ! La guerre civile est présentée à travers l'engagement de Mercader, ses amours et ses combats. C'est l'histoire politique de la guerre qui nous est dévoilée : Brigades internationales, parti communiste, Komintern, POUM, anarchistes, leurs discordances, rivalités, manipulations, avec l'exemple de la disparition d'Andreu Nin... Lors de son passage en France, Padura nous parlait de sa lecture passionnée du livre de Habeck, Radosh et Sevostianov *España traicionada* publié en 2002 par Planeta : les archives sur l'Espagne ouvertes à Moscou.
Des personnages pleins de vie et d'histoire, une écriture qui, à chaque page, nous empoigne avec force ! Un grand roman dont Padura a le secret, car même si nous connaissons l'histoire, demeure un suspense incroyable. Ce pourrait être aussi un roman philosophique qui se lit comme un roman noir, prêtant à la réflexion... sur la politique, sur l'échec de l'utopie, sur le mensonge idéologique, sur la peur et l'obéissance. Une grande fresque que l'on dévore sans envie d'en voir la fin.

Jordi Soler

☆ *Les Exilés de la mémoire*, Belfond, 2007
(traduit du mexicain par Jean-Marie Saint-Lu)
(rééd. 10/18, 2008)
Arcadi, le grand-père du narrateur, s'engage en janvier 1937 dans la colonne Macia-Company. Nous traversons au fil des pages l'Espagne en guerre, la défaite, la répression, les camps français d'Argelès-sur-Mer, l'exil au Mexique. Jordi Soler remonte le temps grâce aux quelques feuillets que lui laisse son grand-père. Il décide d'exploiter cette histoire lorsqu'il se rend compte, devant des étudiants, que « l'exil républicain [a] été extirpé de l'histoire officielle d'Espagne ». Avec un vrai talent de conteur, Soler nous livre l'histoire passionnante de cinq républicains catalans en exil. S'ils refont leur vie dans une plantation en pleine jungle, la défaite que leur imposa Franco reste présente ainsi que l'idée de vengeance. Un récit proche de l'autobiographie, dans lequel la mémoire collective ne cesse d'être questionnée et où l'émotion imprègne chaque page.

Claude Simon

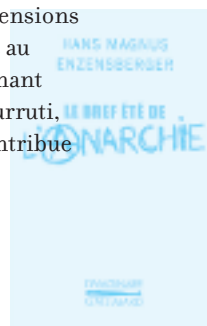
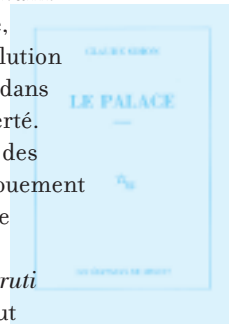
☆ *Le Palace*, Minuit, 1962
« Dans son dernier roman, *Le Palace*, Claude Simon n'a pas voulu broser un tableau complet et fouillé de la révolution espagnole de 1936 ; il n'a même pas voulu apporter un témoignage ; il a désiré fixer (c'est-à-dire exprimer par un langage auquel il fait d'autre part toute confiance) un moment très particulier de la vie d'un pays, d'une ville, d'hommes "saisis" par une révolution et tel, ce moment, que la mémoire le lui restitue dans sa complexité et sa plénitude. »
(Maurice Nadeau, *L'Express*, 12 avril 1962)

Hans Magnus Enzensberger

☆ *Le Bref Été de l'anarchie. La vie et la mort de Buenaventura Durruti* : roman, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2010 (traduit de l'allemand par Lily Jumel)

On pourra s'étonner que soit nommé *roman* ce livre composé de fragments documentaires et construit pour nous faire entrevoir la personnalité d'un acteur essentiel du mouvement anarchiste et des premiers mois de la guerre d'Espagne. C'est tout l'art de Hans Magnus Enzensberger d'entremêler les témoignages des survivants pour construire le récit, lui-même ponctué de « gloses » qui viennent replacer le travail de l'historien dans l'œuvre de l'écrivain.

Quant à Durruti et au mouvement anarchiste, on comprendra très vite que l'âme de la révolution espagnole et de la guerre d'Espagne se place dans les idéaux de tout un peuple aspirant à la liberté. La soif de pouvoir, les trahisons et la lâcheté des démocraties ont conduit au dramatique dénouement de ces aspirations. Le complément utile de ce « roman » se trouvera dans un ouvrage paru à l'Encyclopédie des nuisances en 2007, *Durruti dans le labyrinthe* de Miguel Amorós. On peut entrevoir dans ce texte dense, traduit par Jaime Semprun, la complexité des relations et les tensions entre les courants du mouvement anarchiste au début du front populaire et de la guerre. Prenant parti ouvertement pour les aspirations de Durruti, Amorós n'en est pas moins très factuel et contribue à éclaircir cette période trouble de l'histoire de la révolution espagnole.



Biblio

graphie

A series of approximately 12 thin, light blue wavy lines that originate from the right side of the word 'graphie' and extend diagonally downwards and to the right across the page.

Littérature

Amat Nuria,

Feux d'été, Robert Laffont, 2011,
(traduit du catalan par Marie Vila Casas)

Aub Max,

Le Labyrinthe magique, six tomes publiés dont
t.1 : *Campo Cerrado*, Les Fondateurs de briques, 2009 ;
t.2 : *Campo abierdo*, Les Fondateurs de briques, 2009 ;
t.3 : *Campo de sangre*, Les Fondateurs de briques, 2010 ;
t.4 : *Campo francés*, Les Fondateurs de briques, 2010 ;
(traduits de l'espagnol par Claude de Frayssinet).

Beinstingel Thierry

1937. Paris-Guernica, Maren Sell, 2007

Benet Juan,

Baalbec, une tache, Minuit, 1991 ;
Les Lances rouillées, Passage du Nord-Ouest, 2011 ;
Une tombe, Minuit, 1990 ; *Tu reviendras à Région*,
Minuit, 1989, (traduits de Claude Murcia)

Bernanos Georges,

Les Grands Cimetières sous la lune, Plon, 1938
(rééd. Castor Astral, 2008)

Cabré Jaume,

Les Voix du Pamano, Christian Bourgois, 2009
(traduit du catalan par Bernard Lesfargues)

Casavellas Francisco,

Le jour du Watusi, t. 1 : *Les Jeux féroces*, Actes Sud,
2004 ; *Le jour du Watusi*, t. 2 : *Du vent et des bijoux*,
Actes Sud, 2005 ; *Le jour du Watusi*, t. 3 :
Le Langage impossible, Actes Sud, 2005,
(traduits de l'espagnol par Claude Bleton)

Cela Camilo José,

San Camilo, 1936, Points Seuil, 1994
(traduit de l'espagnol par Claude Bourguignon,
Claude Couffon, Manuel Tunon de Lara) ;
La Famille de Pascual Duarte, Points Seuil, 1997
(traduit de l'espagnol par Jean Viet) ;
La Ruche, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1989
(traduit de l'espagnol par Henri L.-P. Astor)

Cercas Javier,

Les Soldats de Salamine, Actes Sud, 2002
(traduit de l'espagnol par Élisabeth Beyer
et Aleksandar Grujicic), (rééd. Babel, 2004,
Le Livre de poche, 2005)

Chao Ramón,

L'Odyssée du Winnipeg, Buchet-Chastel 2010
(traduit de l'espagnol par André Gabastou)

Chirbes Rafael,

La Longue Marche, Rivages, 2001 ; *La Chute
de Madrid*, Rivages, 2003 (rééd Rivages poche, 2006)
(traduits de l'espagnol par Denise Laroutis)

Domingo Carmen,

Secrets d'alcôve, Stock, coll. « La Cosmopolite »,
2011 (traduit de l'espagnol par Marianne Millon)

Furst Alan,

Le Correspondant étranger, L'Olivier, 2008,
(traduit de l'anglais par Jean Esch)
(rééd. Points 2009)

González Ledesma Francisco,

Le Dossier Barcelone, Gallimard, coll. « La Noire »,
1998 (traduit de l'espagnol par Jean-Baptiste
Grasset) ; *La Vie de nos morts*, Rivages-Noir,
2011 (traduit de l'espagnol par Jean-Jacques
et Marie-Neige Fleury)

Hemingway Ernest

Pour qui sonne le glas, Gallimard, 1961
(traduit de l'américain par Denise van Moppès)
(rééd. Folio, 1973)

Kessel Joseph,

Reportages, t.3 : *L'Heure des châtiments : 1938-1945*,
Tallandier, Texto, 2010

Lee Laurie,

Instants de guerre : 1937-1938, Phébus, 2009
(traduit de l'anglais par Laurent Langlade)

Malraux André

L'Espoir, Gallimard, 1937 (rééd. Folio, 1972)

Marias Javier,

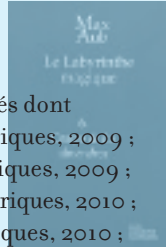
Ton visage demain, t. 1 : *Fièvre et lance*, Gallimard,
2004 ; *Ton visage demain*, t. 2 : *Danse et rêve*,
Gallimard, 2007 ; *Ton visage demain*, t. 3 :
Poison et ombre et adieu, Gallimard, 2010
(traduits de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu)

Marsé Juan,

Adieu la vie, adieu l'amour, Bourgois, 1990
(rééd. Points Seuil, 2004) ; *Des lézards dans
le ravin*, Bourgois, 2001 (rééd. Points Seuil,
2002) ; *Un jour je reviendrai*, Bourgois, 1997
(rééd. Points Seuil, 1998) (traduits
de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu)

Matute Ana María,

La Tour de guet, Phébus, 2011 (traduit de l'espagnol
par Michèle Lévi-Provençal) ; *Le Temps*, Gallimard,
coll. « L'Imaginaire », 2009 (traduit de l'espagnol
par Jean-François Reille)



Poésie

Muñoz Molina Antonio,

Beatus Ile, Points Seuil, 2001 (traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu) ; *Dans la grande nuit des temps*, Seuil, 2012 (traduit de l'espagnol par Philippe Bataillon)

Pey Serge,

Le Trésor de la guerre d'Espagne : récits d'enfance et de guerre, Zulma, 2011

Ríos Julián,

Cortège des ombres : le roman de Tamoga, Tristram, 2007 (traduit de l'espagnol par Geneviève Duchêne, préface de l'auteur)

Rodoreda Mercè,

Miroir brisé, Autrement, 2011 ; *Tant et tant de guerre*, Gallimard, 2008 ; *Rue des Camélias*, Tinta Blava, 2005 (épuisé) (traduits du catalan par Bernard Lesfargues)

Ruiz Zafón Carlos,

L'Ombre du vent, Grasset, 2004 (traduit de l'espagnol par François Maspero) (rééd. « Le Livre de poche », 2005)

Semprún Jorge,

Federico Sanchez vous salue bien, Grasset, 1993 (rééd. « Le Livre de poche », 1995)

Soler Antonio,

Le chemin des anglais, Albin Michel, 2006 (traduit de l'espagnol par Françoise Rosset)

Spender Stephen,

Littérature engagée, C. Bourgois, 1997 (traduit de l'anglais par Michel Doury)

Thomas David M.,

Un plat de sang andalou, Quidam éditeur, 2009

Triolet Elsa,

Dix jours en Espagne ; suivi de *J'ai perdu mon cœur au Boulou*, Aden, 2010 (traduit du russe par Gilbert Fisz)

Vázquez Montalbán Manuel,

Assassinat à Prado del Rey, C. Bourgois, 1994 (traduit de l'espagnol par Claude Bleton) (rééd. Points, 2007) ; *Histoires de fantômes*, C. Bourgois, 1993 (traduit de l'espagnol par Denise Laroutis) (rééd. 10/18, 1995) ; *Milenio Carvalho*, C. Bourgois, 2006 (traduit de l'espagnol par Denise Laroutis) (rééd. Points, 2007) ; *La Pasionaria et les sept nains*, Seuil, 1998 (traduit de l'espagnol par Nicole Audoum)

Alberti Rafael,

D'Espagne et d'ailleurs : poèmes d'une vie, Le Temps des cerises, 1998 (traduit de l'espagnol par Claude Couffon)

Auden W. H.,

Poésies choisies, Gallimard, 1976 (traduit de l'anglais par Jean Lambert) (rééd. Poésie Gallimard, 2005)

Cernuda Luis,

Les Nuages, Fata Morgana, 1998 (traduit de l'espagnol par Anthony Bellanger)

García Lorca Federico,

Poésies, Volume 1, Gallimard, 1967 (traduit de l'espagnol par André Belamich et Claude Couffon) ; *Poésies*, Volume 2, Gallimard, 1966 (traduit de l'espagnol par André Belamich, Pierre Darmangeat, Jules Supervielle, Jean Prévost)

Hernandez Miguel,

Mon sang est un chemin, Xenia, 2010 (traduit de l'espagnol par Sara S. Olivella et Philippe Leignel)

Machado Antonio,

Champs de Castille, Solitude, galeries et autres poèmes, Poésies de la guerre, Gallimard, 1981 (traduit de l'espagnol par Sylvie Léger et Bernard Sesé)

Neruda Pablo,

Mémorial de l'île noire, Gallimard, 1970 (traduit du chilien par Claude Couffon) ; *Né pour naître*, Gallimard, 1980 (traduit du chilien par Claude Couffon)

Paz Octavio,

Le Labyrinthe de la solitude, Gallimard, 1990 (traduit de l'espagnol par Jean-Clarence Lambert)

Vallejo César,

Poésie complète : 1919-1937, Flammarion 2009, (traduit de l'espagnol par Nicole Reda-Euvremer)

Histoire

Beevor Anthony,

La Guerre d'Espagne, Calmann-Lévy, 2006
(traduit de l'anglais par Jean-François Sené)
(rééd. Livre de poche, 2006)

Bennassar Bartolomé,

Franco, Perrin, Tempus, 2002, Histoire des Espagnols, XVIII-XX^e siècle, Armand Colin 1985 (rééd. Tempus, 2011) ; *La Guerre d'Espagne et ses lendemains*, Perrin, 2004 (rééd. Tempus, 2006)

Broué Pierre et Temine Émile,

La Révolution et la Guerre d'Espagne, Minuit, coll. « Arguments », 1961

Orwell George,

Écrits politiques (1928-1949) : sur le socialisme, les intellectuels & la démocratie, Agone, 2009 (traduit de l'anglais par Bernard Hoepffner) ; *Hommage à la Catalogne*, Ivrea, 1982 (traduit de l'anglais par Yvonne Davet) (rééd. 10/18, 2000)

Paz Abel,

Chronique passionnée de la Colonne de fer : Espagne 1936-1937, Nautilus, 2002

Serge Victor,

Mémoires d'un révolutionnaire, 1905-1945, LUX, 2010 ; *Retour à l'Ouest : chroniques (juin 1936-mai 1940)*, Agone, 2010

Solano Wiebaldo,

Le POUM : révolution dans la guerre d'Espagne, Syllepse, 2002 (traduit de l'espagnol par Olga Balaguer et Patrick Manuel Perianez)

Thomas Hugh,

La Guerre d'Espagne : juillet 1936 - mars 1939, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2009 (traduit de l'anglais par Jacques Brousse, Lucien Hees et Christian Bounay)

Tрпиello Andres,

Les Armes et les Lettres. Littérature et guerre d'Espagne (1936-1939), La Table Ronde, 2002 (traduit de l'espagnol par Catherine Vasseur)

Vilar Pierre,

La Guerre d'Espagne : 1936-1939, PUF, coll. « Que-sais-je », 2002

Zambrano María,

Sentiers, Des femmes, 1992 (traduit de l'espagnol par Nathalie Lhermillier)

Weil Simone,

Écrits historiques et politiques, Gallimard, L'Esprit, 1960

Bande dessinée

Bartoli Josep et Garcia Laurence,

La Retirada : exode et exil des républicains d'Espagne, Actes Sud BD, 2009

Begona Mikel et Inaket,

Tristes cendres, Cambourakis, 2011 (traduit de l'espagnol par Isabelle Gugnion)

Giardino Vittorio,

No pasarán, Max Fridman : la guerre d'Espagne, Glénat, 2011

Roca Paco,

L'Ange de la Retirada, 6 pieds sous terre, 2010 (textes de Sergueï Dounovetz) ; *Le Phare*, 6 pieds sous terre, 2005 (traduit de l'espagnol par Simona Chtouille)

Photographie

Beck Tom,

David Seymour (Chim), Phaidon, 2006 (traduit de l'anglais par Jacques Guidé)

Berga Miguel, Cruyanes Pep, Epps Brad,

Agusti Centelle, 1909-1985, Actes sud, 2009

Capa Robert,

Actes Sud, coll. « Photopoché », 2004

Centelles Agusti (photos)

Bueno Cortes Gustavo (textes),

Espagne 1936. Assassinat d'une démocratie, Husson, 2006 (traduit de l'espagnol par Christophe Mora)

Espagne 36 : les affiches des combattants de la liberté, Libertaires, 2005 (épuisé)

Schaber Irme,

Gerda Taro. Une photographe révolutionnaire dans la guerre d'Espagne, Le Rocher, coll. « Anatolia », 2006

Tuban Grégory,

Février 1939 : la Retirada dans l'objectif de Manuel Moros, catalogue de l'exposition, Mare Nostrum, 2009

Whelan Richard,

Robert Capa, la collection, Phaidon, 2004 (traduit de l'anglais par Simone Hilling, Brice et Catherine Matthieussent)

Young Cynthia,

La Valise mexicaine : Capa, Chim & Taro : les négatifs retrouvés de la guerre civile espagnole, Actes Sud, 2011







¡España!

